

Le Libertaire

Administration : HENRI DELECOURT
9, Rue Louis-Blanc, PARIS (10°)
Chèque postal : Delecourt 691-12

QUOTIDIEN ANARCHISTE

A partir de 20 heures : Téléphone Gutenberg 26-55

Rédaction : GEORGES BASTIEN
123, rue Montmartre, PARIS (2°)

ABONNEMENTS	
FRANCE	ETRANGER
Un an... 80 fr.	Un an... 112 fr.
Six mois... 40 fr.	Six mois... 56 fr.
Trois mois... 20 fr.	Trois mois... 28 fr.
Chèque postal Delecourt 691-12	

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

Le Congrès a dit : Le "Libertaire" doit vivre

Le titre de cet article résume l'état d'esprit, le sentiment général, la volonté nettement exprimée de tous les délégués du Congrès de l'Union Anarchiste. Il faut insister sur l'unanimité qui a pris la décision ferme, énergique, d'assurer la vie du « Libertaire » quotidien et ensuite de le diffuser, de le développer, de le rendre le plus intéressant et le plus combatif possible, d'en faire, en un mot, comme l'a dit Sébastien Faure, l'arme bien trempée, aussi bien pour la défensive que pour l'offensive.

L'utilité d'un quotidien ne s'est même pas discutée. L'unanimité la plus complète s'est faite sur ce point : Le Libertaire quotidien doit vivre. Quand, à la fin de la séance, la consultation nominale des groupes s'est faite : sur 42 groupes ou fédérations représentés, il y eut 42 oui, signifiant nettement : le « Libertaire » quotidien doit vivre.

Royalistes, républicains et communistes, associés dans la même cause, pour combattre le mouvement anarchiste, (celui qui les menace tous parce qu'adversaire déterminé de toute autorité quelle qu'elle soit) ont réalisé ce miracle : tous les anarchistes, de toutes les tendances se sont mis d'accord sur ce point : le « Libertaire » quotidien doit vivre.

On n'a même pas eu l'idée d'émettre une seule objection à cette nécessité d'un quotidien.

Tous ont senti que le moment était grave, que l'anarchisme, à un tournant de son histoire, attaqué, menacé, calomnié de toutes parts, avait absolument besoin de cet outil, de cette arme indispensable à la riposte et à l'attaque. Donc, c'est convenu, c'est acquis, personne parmi nous ne le conteste plus : le « Libertaire » quotidien doit vivre et vivra.

Le congrès a en outre admis l'opinion que l'on devait tout utiliser pour la vitalité et la prospérité du quotidien, que la publicité qui n'allait pas à l'encontre de nos opinions serait acceptée, qu'un appel sérieux sera fait aux organisations syndicales, qu'une amélioration sensible du journal dans le sens d'informations sociales serait poursuivie.

L'ensemble de ces mesures doit amener peu à peu le quotidien à équilibrer son budget par ses propres moyens. Déjà une sensible amélioration sur la vente et les abonnements a été enregistrée avec satisfaction par le Congrès.

Il reste quand même un déficit de 586 fr. par jour (1), qui va sans cesse s'atténuant, au fur et à mesure de la progression de la vente et des abonnements.

Il faut donc un certain temps encore, à demander un sérieux effort aux amis, anarchistes et syndicalistes. Cette fois-ci, en faisant appel aux thunes des copains, c'est avec l'espoir que leurs sacrifices ne seront pas vains, que s'ils nous aident à franchir les quelques semaines ou les quelques mois nécessaires à l'équilibre complet du budget, le « Libertaire » est assuré de son existence.

Cette fois-ci, ce n'est pas un Conseil d'administration qui vous demande un effort, ni un Comité de rédaction, c'est tout le Congrès, représentant l'ensemble du mouvement anarchiste qui crie à tous : L'heure n'est pas de laisser sombrer notre quotidien, elle est au contraire de le soutenir, de le développer, de le perfectionner.

Entendez, compagnons anarchistes, militants syndicalistes révolutionnaires, cet appel que vous fait le Congrès de l'U. A.

Individualités, envoyez vite, tout de suite, votre thune. Groupements libéraux, cotisez-vous, lancez des listes de souscriptions, organisez des soirées, des fêtes, ramassez de l'argent, qui malheureusement est encore le seul nerf de la guerre, même chez les anarchistes.

Syndicats révolutionnaires et autonomes, n'oubliez pas qu'un seul journal est votre défenseur, fait front à vos adversaires politiques, subit en ce moment tout l'assaut des souteneurs de la dictature et, malgré qu'il soit peu soutenu par vous autres, n'hésite pas à rendre coup pour coup, pour lui d'abord et pour vous autres.

De tous ces efforts coalisés, nous ferons un quotidien qui grandira et éclipsera les autres, portant la bonne graine partout. Aidez-le matériellement, d'abord et tout de suite, c'est le point capital. Puis soutenez-le moralement, en lui trouvant des lecteurs, des abonnés, en le diffusant, en le renseignant.

Il vivra, et les ennemis du peuple grinceront des dents.

Georges BASTIEN.

(1) Il est bien entendu que les thunes et souscriptions viennent réduire ce chiffre de 586 fr.

Vers le redressement

Le Congrès qui a ouvert ses assises ce matin a une tâche assez importante à accomplir : il ne s'agit rien moins que donner une nouvelle impulsion au mouvement anarchiste, imaginer de nouvelles méthodes de propagande, une nouvelle organisation des efforts et des groupes, une structure efficace de notre Union Anarchiste. En un mot, ce Congrès devra organiser.

Il ne faut plus avoir peur d'employer les mots adéquats à notre pensée. C'est un véritable redressement que nous avons à accomplir — quelque pénible en fussent certains côtés.

Trop longtemps nous fûmes gênés par ce vieux préjugé individualiste qui rongea tel un cancer notre action antiautoritaire.

L'emploi le qualificatif « préjugé » à bon escient, dissuade les farouches individualistes de nous vouer aux gémonies, car aucun pseudo-concept ne fit autant de mal à notre propagande que celui-là.

Veut-on ne rien faire pour démolir l'état social autoritaire ? Veut-on légitimer cette moralité d'ennuie ? On se déclare individualiste et alors toute inaction, toute résignation se trouvent légitimées aux yeux de celui qui se targue de son « moi ».

Veut-on se livrer à toutes les malpropres possibles, à tous les estampages imaginables, à toutes les exploitations des misères humaines — en un mot copier, les capitalistes dans leurs actes les plus vils ? — on se déclare individualiste : cela paraît non seulement excuser mais encore prêter tous les actes malpropres.

Ah ! combien de jeunes camarades furent pourris à jamais, voire même envoyés au bagne, parce que le malheur voulut qu'ils tombassent sur un de ces farouches individualistes des leur entrée dans les milieux anarchistes.

Combien de camarades énergiques et valeureux auraient pu apporter leurs efforts intelligents et puissants à notre œuvre éman, cipatrice — et qui furent voués à toutes les servitudes, ou encore à accomplir les pires infamies parce qu'ils concurrent comme « camarades » dans nos milieux ces farouches égoïstes qui leur inculquèrent le « souverain mépris de tout ce qui n'est pas soi ».

Ah ! comme il nous faut démasquer, et avec force, cet individualisme châtreur d'é-

nergie et pervertisseur de conscience ! Sans cesse et de toutes nos forces, il faut anéantir autant que faire se peut cette conception malsaine du rôle de l'individu.

Il ne faudrait cependant pas croire que je suis un adversaire de l'individualisme — car ce serait par là me faire dire, une absurdité. Aucun anarchiste ne peut se dire ennemi de l'individualisme. Au contraire : la société libérale que nous rêvons et que nous voulons instaurer devra, si elle veut être vraiment libérale renverser le thème constructif de la société autoritaire.

Il faudra qu'à la maxime : « L'individu pour la société » nous opposions « la société pour et par l'individu ».

L'individu est à la base de nos doctrines ; c'est pour faire de chaque être un individu complet que nous voulons renverser tout édifice à base étatique.

Seulement notre individualisme est conscient. Nous savons que l'homme isolé ne peut rien faire contre l'oppression capitaliste et qu'il sera réduit à l'impuissance totale au point de vue économique dans un état social anarchique.

Pour que l'individu puisse se réaliser entièrement il lui faudra briser toutes les forces qui l'asservissent — et il lui faudra « ipso facto » associer ses efforts à ceux de tous les individus qui, comme lui, veulent ne plus être des instruments d'un conglomérat d'appétits et de féroce servitude.

C'est pourquoi nous nous déclarons : « Anarchistes-communistes ».

Nous voulons que tous les individus opprimés soient enfin admis à leur plein épanouissement dans une vie libre — mais nous combattons l'individu opprimé qui ne voit sa libération possible que par l'oppression des oppresseurs actuels par les libérés.

Il faut pour que la société libérale soit qu'il n'y ait aucun individu enchaîné par une force quelconque.

C'est pourquoi nous combattons toutes ces conceptions du débrouillage qui se font toujours au détriment d'autres individus placés dans la même situation d'exploitation.

Aussi sommes-nous partisans irréductibles de l'organisation des anarchistes.

Une organisation rationnelle et efficace

— une organisation qui ne soit « la cohésion de l'incohérence » mais qui basée sur le fédéralisme libéral saura insuffler au courant antiautoritaire de notre pays une puissante énergie et qui fera que, dorénavant, aucun effort ne soit perdu parce qu'il est isolé.

Une organisation solide qui fera que l'on ne voit plus comme hier les uns porter leurs coups dans un sens pendant que les autres se réservaient ou, même, entreprenaient une action contraire.

Nous voulons une organisation qui associe tous les effets dans une même direction au même moment donné et qui, ainsi, enregistre chaque jour de nouveaux succès et de nouveaux adeptes pour notre idéal.

Tant pis pour les éternels coupeurs de cheveux en quatre, pour les discuteurs à l'infini. Qu'ils aillent porter ailleurs leurs passe-temps. Nous voulons travailler sérieusement et ne forçons personne à œuvrer avec nous.

Aussi ceux qui sont d'avance les adversaires de cette conjugaison d'efforts feraient bien de s'abriter lors de ce Congrès d'organisation. Ils devraient, restant logiques avec eux-mêmes, se confiner dans leur superbe isolement et nous laisser travailler en paix.

Qu'ils aient une autre conception que nous de la propagande, c'est un droit que nous leur reconnaissons. Nous leur accordons même l'imprescriptible droit de la mettre en pratique, mais nous voudrions bien que leur anarchisme aille aussi loin que le nôtre et qu'ils nous accordent la même liberté d'action.

Le Congrès qui s'est ouvert hier matin, porte en lui toutes nos espérances. En lui nous plaçons tous nos desirs de redressement.

Se laissera-t-il arrêter par des mots ? En tout cas nous serons quelques-uns qui essaieront de l'en empêcher.

Nous voulons une organisation et il en sortira une de ce Congrès.

Le mot de Bastien est très exact : S'organiser ou disparaître et, quelque grand soit le chagrin que cela puisse faire à certains, nous ne voulons pas disparaître !

Louis LOREAL.

LE FAIT DU JOUR

La mercante internationale

La Gazette de Vos vient de lancer une nouvelle sensationnelle. Un accord définitif sera signé le 5 novembre entre les deux gros groupements du capitalisme métallurgique de France et d'Allemagne. L'entente est complète entre Wendel, du Comité des Forges, d'une part, et Thyssen et Voedler, du groupe de la Ruhr, de l'autre.

Ces négociations ont un but avoué : constituer le trust européen de l'acier. Les gros exploiters de la métallurgie, qui sont des premiers parmi les coupables de la guerre, s'accordent maintenant entre eux pour exploiter en commun l'industrie métallurgique.

Que cela n'étonne aucunement les naïfs. Il n'y a pas là de variation sensible. En 1914, on a fait la guerre parce ces groupes étaient en compétition, l'un contre l'autre. Demain, à peine les capitalistes se seront mis d'accord que la signature du traité de commerce franco-allemand sera un fait accompli, et qu'on parlera des relations cordiales entre Français et Allemands.

Dans un cas comme dans l'autre, les gouvernements ne sont que les larbins des grosses unions de financiers. Dans l'entente cordiale comme dans la guerre, les peuples s'aiment ou se haïssent, se congratulent ou s'entre-tuent suivant que les intérêts des maîtres du veau d'or exigent.

Il n'y a pas de politique ni de diplomatie, il n'y a seulement des intérêts capitalistes en jeu, diplomates et parlementaires ne sont que les instruments inconscients.

Les rois de la finance, de l'industrie ou du commerce ne s'arrêtent jamais devant une question de patrie, de drapeau ou de frontière. Ils savent être internationalistes, tout en faisant prêcher le chauvinisme par leurs journalistes ou orateurs à gages.

Que ne les imitons-nous, travailleurs ! Que ne collons-nous, comme ils le font tous les drapeaux nationaux dans le fumier et les poteaux frontières par terre !

Plaçons nos intérêts au-dessus des imbéciles patriotismes et sachons nous entendre entre ouvriers de tous les pays.

Une femme tue son mari

Dans une petite baraque en planches, située voie de la Vache, à Thiais, habitaient Thérèse Tessier, âgée de 20 ans et son mari plus âgé de quelques années, Marcel Tessier, ouvrier tonnelier.

Ce dernier ancien colonial, sujet à de violentes crises de fièvre, buvait trop, et lorsqu'il était ivre, battait sa femme.

La nuit dernière, Marcel Tessier rentra vers deux heures du matin pris de boisson. Il réveilla sa femme lui demandant de lui servir à manger.

Madame Tessier se leva. A peine était-elle debout que son mari se jeta sur elle la frappant à la tête et cherchant à l'étrangler. La ménagère affolée, prenant peur, put se dégager et saisissant un revolver qui se trouvait sur un meuble elle déchargea les cinq balles sur son mari qui fut tué net.

Un enfant de cinq ans qui dormait dans la pièce voisine n'entendit rien et, ce matin, laissant son bébé à la garde d'une voisine, Madame Tessier se rendit au commissariat de Choisy-le-Roi et se constitua prisonnière.

GERMAINE BERTON tente de se suicider

Depuis qu'elle avait subi la terrible détermination au fort du Hâ, après la manifestation de Bordeaux, notre camarade Germaine Berton, touchée physiquement par cette souffrance et ces sévices, ne cessait d'avoir des idées noires.

D'autre part, nous sommes dans l'obligation de dire qu'un de nos camarades ayant conçu à son égard un amour malheureux, une tentative de suicide de celui-ci l'avait profondément émue.

Nous suivions les péripéties de ce drame sentimental avec une angoisse qui ne pouvait malheureusement rien empêcher. Il est un domaine intime dans lequel on se doit de ne point pénétrer trop avant, et le secret des cours est infiniment respectueux.

Cependant, nous n'avions ménagé, ni à l'un ni à l'autre, nos oburgations, et nous avions essayé de faire intervenir quelque sagesse dans ces vies qui allaient se précipitant vers une destinée tragique.

Hélas ! les jeunes d'à-présent ne reculent pas assez devant la spontanéité irréfléchie de certains gestes désespérés ! Ils ne croient pas assez à cet oubli qui finit par rendre presque douce la vie la plus brisée et la plus atrocement détruite.

Il y avait aussi, chez Germaine Berton, cette rancœur d'avoir été, après son procès aux assises, en butte à cette curiosité déplacée qui pousse des gens sans pudeur à s'intéresser aux faits et gestes de toute femme qui traduit en actes décisifs une pensée égoïste.

Alors l'autre nuit, après qu'elle nous eut quittés, sans que rien dans son attitude put faire présager cela, car elle paraissait plus gaie que de coutume, elle accomplit cette série d'actions que d'ailleurs nous publions sous toutes réserves, puisque nous en sommes seulement informés, à cette heure, par le communiqué officieux suivant :

« Germaine-Jeanne-Yvonne Berton qui est née le 7 juin 1902 à Puteaux, déclare dans la lettre adressée à la police, qui a été ouverte par M. Canifrot, commissaire de police du quartier de Belleville, que vers 2 heures du matin, elle s'était rendue aux abords du cimetière du Père-Lachaise avec l'intention de se suicider avec un revolver et que dérangée par des passants, malgré l'heure tardive, elle avait erré ensuite dans les rues désertes avoisinantes. Là, dans l'une de ces rues, elle avait d'abord tiré un coup de revolver en l'air pour voir si l'arme fonctionnait bien puis elle s'était blessée légèrement à la main. Elle décida alors de se loger une balle de revolver dans la poitrine, mais le revolver s'étant enrayé le coup ne partit pas. Ce n'est que vers 4 h. du matin, après avoir pris ses dernières dispositions en adressant une lettre à Mme

Alphonse Daudet, 64, rue de Bellechasse à qui elle expliquait les motifs de son acte de désespoir, ainsi que deux lettres à son ami Colomer du Libertaire, 9, rue Louis-Blanc, qu'elle alla se coucher. Vers 10 h. du matin, elle pénétrait alors dans le cimetière du Père Lachaise avec l'intention de s'agenouiller sur la tombe de quelqu'un qui lui était cher, puis elle absorba le poison dont elle ignore la nature et elle sortit aussitôt. Elle ne tarda pas à se trouver indisposée rue de Belfort, à proximité de l'église N.-D. de Lourdes, dans laquelle elle entra et où elle perdit connaissance. »

La presse va sans doute s'emparer de cette tragédie personnelle, de ce désespoir individuel, pour jeter de la boue sur notre mouvement, pour construire des romans feuilletons, pour se livrer à des commentaires tendancieux, car les reporters à court de copie sont des dramaturges inimitables qui adorent le mensonge lucratif et le font servir à des fins obscures.

La vérité est trop simple pour les intéressés.

La voici, pourtant, telle quelle : une jeune fille qui tente de fuir la vie parce qu'elle n'y trouvait point le bonheur rêvé. Si nous avions quelque chose à dire à notre bonne camarade, si intelligente, si cultivée, ce serait, en souhaitant son prompt rétablissement, de reprendre goût à l'existence et de revenir vivre auprès de nous ; cette vie de militant qui fait oublier les misères humaines.

Primo de Rivera a-t-il été victime d'un attentat ?

Voici quelques jours, le bruit courait à Barcelone que Primo de Rivera avait été victime d'un attentat. Après la délivrance d'une position assiégée, les pertes avaient été si grandes qu'il ne restait plus qu'un seul officier survivant. Celui-ci fut appelé auprès du dictateur, qui désirait avoir des renseignements sur le sort de la garnison, et au cours de la discussion qui fut violente le dictateur accusa l'officier de lâcheté. Celui-ci sortit alors son revolver et tira deux balles de revolver qui atteignirent Primo de Rivera au bras.

Traduit devant le conseil de guerre, l'officier fut condamné à mort et exécuté. Dans la presse espagnole, on publia qu'il était mort d'une pneumonie double. Cette affaire menace d'avoir un grand retentissement et de mettre en difficulté le Dictateur, car le frère de la victime, le marquis de Camps, est un des chefs du parti catalan et jouit d'une grosse influence en Espagne.

A force de jouer avec le feu on se brûle et Primo de Rivera ne continuera pas longtemps, espérons-le, à sacrifier sur le champ de bataille marocain des milliers et milliers d'hommes.

Le Congrès de l'Union Anarchiste

Groupes représentés au Congrès

Alger ; Amiens ; Angers ; Asnières ; Bezons ; Bourges ; Bordeaux ; Choisy-le-Roi ; Comité d'action indigène algérien ; Croix ; Drancy ; Fontainebleau ; Gentilly-Bicêtre ; Ithéon ; Issy-les-Moulineaux ; Languedoc (Fédération : 14 groupes) ; Limoges ; Livry-Gargan ; Masang-sur-Oise ; Méru ; Pantin-Aubervilliers ; Pas-de-Calais ; Puteaux ; Orlan ; Roumainville ; Roubaix ; Saint-Denis ; Saint-Etienne ; Tours (Jeunesse) ; Troyes ; Vierzion ; Villeneuve-Saint-Georges ; Villeneuve ; Watrelot ; Paris 5° et 6° ; 8° et 9° ; 12° ; 13° ; 15° ; 17° ; 18° ; 20° ; Jeunesse Anarchiste parisienne.

SEANCE DU MATIN

Le Congrès de l'Union Anarchiste s'est ouvert hier matin dans la grande salle de l'avenue Mathurin-Moreau, absolument comble.

LE RAPPORT FINANCIER

Delecourt, administrateur délégué, donne lecture de son rapport financier.

DÉPENSES JOURNALIÈRES

Imprimerie 1145
Leval (roulage), service des abonnés... 75
Hachette, Paris (expédition)..... 71
Province (expédition)..... 144

Total pour ces divers services..... 1435

Rédaction :

Quatre rédacteurs à 30 fr..... 120
Deux rédacteurs à 20 fr..... 40
Deux administrateurs à 30 fr..... 60
Frais de location de salle de rédaction. 8
Divers, clichés, journaux de rédaction. 20
Radio (1,000 par mois)..... 33

Total d'une journée..... 281

Total général..... 1716

RECETTES JOURNALIÈRES

Vente de Paris au numéro..... 550
Province 450
Abonnements 180

Total..... 1180

Thunes mensuelles (par jour)..... 350

Les recettes journalières sont donc de 1.530 francs.

Le Meillour et Lecoq font remarquer que Delecourt table sur une moyenne de la vente sur six mois. Or la vente de juillet, août et septembre est anormale. Durant ces mois tous les journaux traversent une crise. On peut donc tabler sur la vente du mois d'octobre qui est une vente normale.

Delecourt préfère ne pas exagérer les chiffres. Le déficit reste donc d'environ 200 fr. par jour.

Salis (du groupe de Saint-Etienne) propose que l'on fasse une publicité sélectionnée qui permettrait de couvrir ce déficit. Ainsi on pourrait augmenter le tirage et le nombre de pages du Libertaire.

Le groupe d'Oran est contre la publicité qui, selon lui, est une entorse à nos principes anarchistes.

Le délégué de Saint-Etienne rétorque : « Mais il faut vivre. Si nous voulons être absolument anarchistes il n'y aurait dans la société actuelle qu'à se suicider ou à accomplir un acte qui nous conduirait à l'échafaud. Mais il faut vivre pour diffuser nos idées. Un quotidien est l'arme indispensable de nos jours. Or, pour vivre, un quotidien doit faire de la publicité ».

LE RAPPORT MORAL

Colomer a la parole sur le rapport moral : « Il n'y a qu'une seule question qui se pose au sujet du rapport moral : Est-on ou n'est-on pas parisiens du Libertaire quotidien ? Tous les tracas, toutes les difficultés éprouvées à la rédaction du Libertaire viennent de la lutte sourde et malveillante de ceux qui n'en étaient pas parisiens et qui n'ont jamais désarmé. »

« Au-dessus des questions de personnalités, des blessures d'amour propre, des piques de vanité il doit y avoir pour ceux qui reconnaissent la nécessité d'un quotidien anarchiste, la vie du « Libertaire », ses progrès, son succès. »

Colomer dit tous les efforts accomplis par les camarades de la rédaction, dès la première heure. Qu'on laisse en paix travailler ceux qui veulent mener à bien l'œuvre entreprise. « Et que ceux qui ne croient pas à la nécessité de cette œuvre nous fient la paix ». Demain vous aurez à organiser sérieusement votre mouvement. La vie du Libertaire dépend de cette organisation.

Bastien prend à son tour la parole : « J'ai accepté le secrétariat de rédaction, persuadé qu'il y avait intérêt à faire tous les sacri-

fiées pour faire perdurer le quotidien anarchiste : « Une des difficultés rencontrées c'est le manque de compréhension par de nombreux camarades, des nécessités d'un journal paraissant tous les jours. Nous sommes inondés par les envois des rédacteurs occasionnels. Il faut laisser aux camarades rédacteurs le soin d'arranger les faits. Au lieu de nous envoyer de la philosophie sur les événements, envoyez-nous des faits. Soyez nos correspondants. »

« Une seconde difficulté. Nous avons des ennemis à l'extérieur mais nous avons aussi des ennemis chez nous. Ceux qui critiquent continuellement et ne font jamais rien pour le journal, voilà ceux qui nous font perdre des lecteurs. »

Puis Bastien montre comment un quotidien peut devenir une force dans un mouvement comme le nôtre. Il dit l'importance des informations pour modifier l'esprit du public. Nos adversaires savent bien s'en servir. Imitons-les.

« Qu'aurions-nous fait avec un hebdomadaire pour élucider l'affaire du 11 janvier ? » Et Bastien conclut en demandant aux camarades de faire crédit à ceux qui ont à charge d'assurer la vie du journal pour leur permettre de poursuivre avec le cours de tous l'œuvre qui est née et qui doit continuer à vivre.

Le camarade Perrier, du Pas-de-Calais, apporte au nom de son groupe quelques critiques sur la rédaction passée du *Libertaire*, et s'étonne que des événements d'actualité révolutionnaire, qui se sont déroulés à Saint-Quentin, n'aient pas rencontré dans le journal une publicité suffisante. Les camarades de province se plaignent, dit-il, de la non-insertion de leurs articles, et estiment que faisant un effort formidable pour que vive le journal, ils doivent avoir le droit d'y apporter leur point de vue.

D'autre part, le camarade délégué du groupe de Saint-Etienne apporte ensuite quelques suggestions. Il faut effacer le passé, et chercher les ressources pour l'avenir. Il faut oublier les erreurs de tous, et s'attaquer à la besogne pour que ne disparaisse pas notre petit organe.

Le groupe de Saint-Etienne propose qu'immédiatement l'on s'occupe activement de trouver la publicité indispensable qui nous donnera les moyens financiers d'insensibiliser la propagande anarchiste par la voie du journal.

Le délégué du groupe de Romainville déclare que son groupe fut pendant un certain temps non pas hostile mais peiné de la forme rédactionnelle du journal, mais que depuis la nouvelle gestion, tout le groupe est satisfait de la façon dont est conduite la rédaction.

Le Meilleur regrette que tant d'ennemis se soient trouvés au sein du mouvement anarchiste pour combattre le *Libertaire*. Il y a quatre catégories de défaits : dans nos milieux, dit-il, qui depuis le début de la parution quotidienne du *Libertaire* affirment à tout bout de champ que celui-ci ne peut pas vivre. Et pourtant il vit et il vivra. Il faut se convaincre que le « *Libertaire* » ne doit pas disparaître, qu'il est la base même du mouvement anarchiste et qu'il faut apporter tous nos efforts pour qu'il subsiste et lui subsistera.

Chazoff souligne ensuite les difficultés devant lesquelles se trouve l'administrateur pour trouver de la publicité mais il estime que petit à petit l'on arrivera cependant à s'en procurer et que le Conseil d'administration avait déjà envisagé la proposition du groupe de Saint-Etienne.

La séance est levée et renvoyée à 14 h.

SEANCE DE L'APRES-MIDI

Le Meilleur préside la séance de l'après-midi.

Le Groupe du XX^e, celui de Saint-Denis et celui du XVII^e demandent que, seuls, les groupes participent aux décisions et que les individualités soient entendues seulement à titre consultatif.

Le Meilleur. — Il y a des ennemis du *Libertaire*. Je ne vois pas ce qu'ils viennent faire ici ?

— On organise, pour l'affaire Sacco et Vanzetti, une démonstration en accord avec le Comité de Défense sociale et la Minorité syndicaliste.

Lordal dit que le Congrès est d'un intérêt capital. Seuls devraient être admis au Congrès les partisans de l'organisation. Nous ne forçons personne à s'organiser, mais nous ne voulons pas que l'on nous empêche de travailler à notre façon. Un quotidien doit être fait pour les masses et non pas seulement pour les anarchistes. Il reproche les critiques injustifiées contre le *Libertaire*. Les anarchistes doivent savoir ce qu'ils veulent et ce qu'ils sont. Ils n'ont pas besoin d'un organe purement doctrinal. Il faut exploiter les faits et les commenter dans un but de propagande. Pas de nuages. La vie simple et complexe. Comme conclusion : le quotidien nécessaire !

Le camarade Perrier, de Lille, insiste pour que le *Libertaire* donne une large hospitalité aux informations venues de province, et voudrait même que l'on crée des correspondants spéciaux. Il s'étonne que le journal n'ait pas relaté, à l'époque, les incidents de Saint-Quentin et qu'à un moment donné il ait paru se désintéresser de Jane Morand.

Bastien, répond en particulier à propos de Jane Morand, qui avait complètement abandonné l'anarchie, et dont les suggestions étaient impraticables.

Le camarade Cognard défend le *Libertaire*. S'il avait réalisé des bénéfices, dit-il, il n'y aurait pas de critiques. Il faudrait d'abord s'organiser. Une fois par mois, une feuille mensuelle devrait faire connaître le *Libertaire*. Il faut un effort moral plus grand. Si le quotidien disparaît, ce sera la mort du mouvement anarchiste.

Le représentant du groupe du 20^e assure que ce groupe avec quelque raison, avait été traité de destructeur du *Libertaire*. Il ne l'est plus.

Un camarade espagnol prêterait voir dépenser l'argent en brochures de propagande et non dans un journal quotidien.

Le camarade Lente défend la brusque diminution de tirage, et appuie la thèse du camarade espagnol pour le « *Libertaire* » hebdomadaire.

Le Meilleur prononce quelques mots très vibrants et nous montre les défaits n° 1, n° 2, n° 3, ceux qui ont toujours cru qu'il n'était pas possible aux anarchistes d'avoir un quotidien vivant. Il croit fermement qu'avec de la ténacité et du dévouement on peut faire vivre et prospérer cette œuvre en pleine marche. « Contre ces défaits, dit-il, nous nous dressons ! » Il finit en s'adressant au camarade espagnol et en le réfutant par ces mots : « Est-ce que le quotidien n'est pas le principal éducateur ? » Nous qu'il demande aux an-

dicalistes leur appui et leur sympathie et qu'il se prononce pour l'organisation.

Antignac parle au nom du groupe de Bordeaux. Il veut que le *Libertaire* soit l'interprète et le défenseur de l'idéal anarchiste. Il préconise une intense propagande dans les chantiers et dans les usines, partout où il y a du grain à semer. En somme, il est partisan du *Libertaire* quotidien.

Vailloux, de la Fédération du Langue-doc, dans une langue énergique et précise, demande qu'on accomplisse un travail précis et profitable. Il donne des suggestions fort heureuses : plaques annonçant le *Lib.*, etc. Il voudrait qu'on augmentât le prix du journal. Un journal, n'importe comment, ne peut pas plaire à tout le monde. En province, conclut-il, nous avons fait de la publicité pour faire vivre les journaux.

Chazoff s'offre à prouver que tous les articles qui pouvaient passer dans le *Libertaire* y étaient insérés. Malheureusement, les colonnes n'y auraient pas suffi, et souvent certaines choses n'étaient même pas susceptibles de réfection. Il démontre que, dans certaines villes du Midi, le *Libertaire* est introuvable, alors qu'on en pourrait vendre un grand nombre. Il insiste pour la diffusion rationnelle du journal.

Bastien indique d'un mot que, si on augmentait le tirage, ce ne serait guère qu'une dépense de 37 francs par mille de plus, dépense récupérée, même si le bouillonnage était de 50 0/0.

Salts, de Saint-Etienne, demande que l'on répande le journal en s'appuyant sur la publicité. Il demande que la *Librairie Sociale* verse une part de ses bénéfices pour aider le quotidien anarchiste.

Guy Saint-Fal montre ce que doit être un quotidien : un événement de tous les jours. Une arme acérée contre les mercantis de tous les ordres. Une philosophie sociale des faits journaliers. Il faut, dit-il, attaquer les groupes d'exploiteurs, un par un, sans répit. C'est ainsi que l'on fera un journal vivant, lu par des milliers de gens, et susceptible de répandre les idées dans tous les milieux.

Le représentant du Groupe du 20^e demande à connaître les possibilités effectives.

Le Groupe de Choisy-le-Roi préconise des plaques de publicité.

Descarsin prétend que le *Libertaire* est un journal exceptionnel, qui, n'étant pas rédigé par des professionnels, ne peut échapper à certaines critiques. Il s'étonne même qu'il ne soit pas critiqué plus violemment et plus souvent. Mais que néanmoins l'effort fourni par les camarades de la rédaction et de l'administration a permis au *Libertaire* de vivre jusqu'à ce jour. Il demande que l'on organise la rédaction de façon à trouver des lecteurs et, de ce fait, intensifier la propagande autour du journal et lui trouver des ressources qui lui permettent de subsister.

Sébastien Faure intervient ensuite. Il y a quinze mois, dit-il, nous avons été unanimes à transformer en quotidien le *Libertaire* hebdomadaire ; aujourd'hui, nous sommes unanimes à continuer sa parution quotidienne. Mais une question se pose : Pouvons-nous continuer à le faire vivre. Si nous nous rapportons aux chiffres qui ont été fournis ce matin, nous avons un déficit, une fois déduit l'apport des souscriptions, de 236 francs par jour, ce qui fait près de 85.000 francs par an. Comprimer les dépenses est une chose impossible, il faut donc rechercher les moyens propres à augmenter les recettes.

Sébastien Faure estime que nous pouvons arriver à un résultat en intensifiant les campagnes susceptibles d'amener à nous des sympathies : telles celles de la vie chère, des meubles, etc., etc. Il y a d'autre part, ajoute Sébastien Faure, une propagande à faire auprès de l'élément syndicaliste minoritaire, qui vient d'avoir le courage de briser ses chaînes et de prendre une position bien nette dans le mouvement social.

La discussion est close après l'intervention de Sébastien et l'on passe à l'appel des groupes.

Sur les deux questions soumises au Congrès :

Etes-vous partisans que le « *Libertaire* » continue sa parution quotidienne ?

Tous les groupes représentés, au nombre de 52, répondent par l'affirmative, sauf le groupe du 13^e qui fait des réserves.

La deuxième question soumise était : Etes-vous partisans de la publicité dans le journal ?

La question a été résolue de la façon suivante : 47 groupes se sont prononcés pour ; et cinq contre. Voici le nom des groupes qui se sont prononcés contre :

13^e, Angers, Troyes, Limoges, Orlans.

LA SEANCE D'AUJOURD'HUI

Aujourd'hui se poursuivra la discussion sur l'organisation des anarchistes, de la librairie, et du syndicalisme.

Herriot le tapeur

Les grands projets financiers, réformes fiscales et autres inventions du gouvernement des gauches aboutissent à... un nouvel emprunt.

On appelle cette opération l'assainissement du budget, la stabilisation du change, et — tenez-vous bien — l'amortissement des rentes.

Naturellement, de gros avantages sont concédés à ceux qui consentiront à apporter leur pognon dans les caisses de l'Etat.

On leur remboursera 150 francs au lieu de 100 versés, on leur payera des intérêts, et ils seront par dessus le marché exonérés de tout impôt.

Qui est-ce qui payera tout cela ? Populo, pardi ! Toujours et sans cesse lui, et les générations d'ouvriers qui viendront, à moins qu'elles ne se décident à allumer leur poêle avec les titres de rente et le grand livre de la dette publique, ce qui serait le seul moyen d'assainir la situation.

AU CAFE

par ENRICO MALATESTA

Sous la forme de dialogue, le vaillant militant anarchiste développe magistralement les théories libertaires. Ce livre est très utile et presque indispensable pour les camarades qui veulent propager nos doctrines.

En vente à la « Librairie Sociale », 9, rue Louis-Blanc, Prix : 5 francs. (Chèque postal : M. Janot 520-42, Paris.)

Notre amoralisme

S'il m'arrive d'user du mot : morale, Armand, qui professe une sainte horreur pour ce terme, en aura de la peine ; pour lui complaire, je devrais employer l'expression : éthique, qui a le mérite d'être moins équivoque, de ne pas impliquer l'idée de bien et de mal tels que ceux-ci sont conçus suivant le moralisme qui fait loi dans la société bourgeoise.

De même que les anarchistes ne peuvent être légaux, puisqu'ils refusent de se soumettre à l'autorité de la loi, ni illégaux, ce qui serait une autre manière de reconnaître celle-ci, mais a-légaux, c'est-à-dire ignorant la loi écrite, de même ils ne sont ni moraux, ni immoraux, mais a-moraux en face de la morale ordinaire.

Il est d'ailleurs amusant de parler de « morale » bourgeoise, quand on voit l'incertitude de ceux-là même qui font profession d'en fixer les bases et de l'enseigner. Rien n'est aussi réjouissant que la lecture du compte-rendu du Congrès international d'éducation morale, tenu à La Haye en 1912. Sur la majorité des questions fondamentales, les hésitations, les contradictions sont extrêmes. Morale religieuse, morale de l'intérêt général, morale du plaisir, morale scientifique, morale de la solidarité, spiritualisme éclectique, kantisme, etc., tout entre en danse, et tourbillonne, et s'écroule.

Ce trouble, ces perplexités viennent d'une erreur fondamentale : en édifant un système de morale, ses inventeurs ont le secret désir, plus ou moins conscient, de lui faire servir la cause de la collectivité. On oppose la morale individuelle à la morale collective, on ne croit pas possible de servir celle-ci sans sacrifier celle-là. Et tandis qu'on exalte Antigone qui préfère obéir à la loi non écrite, on condamne à la prison ou au bûche ceux qui refusent de tuer pour suivre leur conscience.

Pour beaucoup, ce qui est moral c'est ce qui est utile à une collectivité déterminée, patrie, famille, groupe social, etc.

Le patriotisme est moral, le respect de la propriété, quels que soient les cas, est moral, la fidélité conjugale, le respect de l'autorité paternelle, l'économie, tout cela, péle-mêle, est moral. Ce préjugé est tellement ancré que pour Gustave Le Bon, par exemple, la morale individuelle n'est que le passage de la morale collective ou légale dans l'inconscient, et sa pratique instinctive, et que Nietzsche a pu dire, non sans ironie : « Être moral, avoir des mœurs, avoir de la vertu, cela veut dire pratiquer l'obéissance envers une loi et une tradition "condamnées depuis longtemps. » « L'homme libre est immoral, puisque, en toutes choses, il peut dépendre de lui-même et non d'un usage établi... » Nietzsche, contempteur de la morale et du christianisme, est en encore contre-partie, au lieu de les ignorer.

Nous autres, anarchistes, nous dirions volontiers : ce qui est moral, c'est ce qui est utile au développement de l'individu.

La collectivité étant non pas un être, ni une entité, mais un agrégat d'individus, plus ces individus seront divers, plus ils se développeront chacun dans leur sens propre, plus ils seront personnels, et plus la collectivité en sera enrichie. Là, pas d'opposition entre la morale collective et la morale individuelle, pour cette raison bien simple que la loi est considérée comme inexistante, et que, si morale collective il y a, celle-ci n'est que la résultante, harmonique des morales individuelles.

Gustave Le Bon, déjà cité, nous juge ainsi : « L'anarchiste, se croyant libre, parce qu'il rejette toute contrainte et obéit simplement à ses impulsions, n'a pas plus de liberté réelle que la feuille de l'arbre, entraînée par les remous du vent. »

On peut lui répondre d'abord que l'anarchiste, si spiritualiste soit-il, n'a pas la naïveté de se croire libre ; il sait bien à quel point, physiologique — mentalement, tout homme dépend de son milieu, des circonstances, sans compter l'éducation et les « influences ancestrales ». Cette conviction est même une des raisons pour lesquelles il ne se reconnaît pas le droit de « juger » les autres. Il s'efforce du moins de se libérer de toute contrainte extérieure et de ne pas céder « aux remous du vent », ou, comme dit Han Ryner, s'il « sent encore la bousculade, il ne tombe plus ».

Et voilà le point où, tout en revendiquant notre amoralisme vis-à-vis de l'opinion courante, nous avons tout de même notre éthique (n'est-ce pas, Armand ?) qui se résume dans ces deux points : ne pas se diminuer, se libérer, qui pourront faire l'objet d'une autre étude.

P. M.

M. Camille Aymard déraile

Dans la *Liberté* du 29 octobre, M. Camille Aymard nous fait part d'une lettre d'un officier, et nous convie à écouter l'avertissement qu'il nous donne au sujet de choses graves, très graves, qui se passent dans la gent militaire.

Je trouve dans cette lettre d'officier... malheureux ce passage : A qui bon exhorter ceux qui ont appris au risque de leur vie, le prix de l'autorité et de la discipline, à prendre en mains les destinées de la Patrie, si vous en faites des aigris et des révoltés ! Ah ! officier, qui que tu sois, y penses-tu vraiment à te révolter enfin ! Au risque de ta vie, dis-tu, tu as appris la discipline. Tu as, veux-tu dire, appris à te courber, à l'appliquer vilement aux dépend de ta noblesse ; tu as enfin, officier, fait courber d'autres êtres pour ta seule satisfaction de gradé, de maître ! Non, tu ne te révolteras pas, parce que tu as trop courbé la tête, tu n'es plus un homme, tu ne saurais pas te révolter, reste donc officier, courbé bas. Et puis, d'où viendrait ta révolte ?

Je lis plus loin : Sachez que chez eux la misère est telle, que beaucoup d'officiers ne peuvent même plus remplacer leur uniforme ! Ah ! la voilà peut-être la raison qui pourrait amener une révolte parmi ces beaux jeunes hommes ! Eh bien, c'est peut-être très triste pour eux, mais pour moi je trouve cela non pas risible mais grotesque. Ton habit de ponton est rapé, tes galons sont ternis ? Pauvre ! Mais fais donc un geste, un geste d'homme cette fois, qui te délivrera en même temps de ta misère dorée et de ton habit lustré ! Travaille donc, chasse ta paresse ! Et puisque tu dis qu'il vaut mieux être tenancier de bar... ou d'au-

tres lieux, voire ouvrier ! que militaire, aies donc le courage de le devenir. Pas tenancier... d'autres lieux, ni ministre, mais ouvrier, oui ouvrier avec une cotte (sans galons) avec des mains calleuses, mais un cœur honnête et bon ! Ah, si tu faisais cela !

Et si, comme tu le dis, le dernier pilier qu'est le militarisme peut tomber si on ne le soutient pas, réjouis-toi si tu es un homme, n'exalte pas les idées fascistes, cela est une honte ! mais réfléchis si tu n'es pas parfait certain. Pense que si cette société pourrie dans laquelle nous vivons était balayée, société dont tu te plains toi aussi, il pourrait avoir place à d'autres idées, plus nobles, plus saines, humanitaires et très belles : l'Anarchie enfin, cet idéal sublime ! l'Anarchie que craint tant Camille Aymard !

L'ignoble journaliste écrit : « Allons-nous laisser l'armée française se désagréger à son tour, et livrer la France, sans défense et sans appui, aux forces destructrices de l'Anarchie ? »

Ce Camille Aymard doit être un homme bien tranquille, bien nourri, bien gras, ne connaissant rien de la misère du Peuple, la vraie celle-là — pas celle des officiers — un homme qui se fout autant de la France que moi du Pape, mais qui comme directeur d'un journal comme la *Liberté*, liberté qui vient des couloirs de la grande tôle, est forcé d'exalter ces idées de France et de Patrie dont se détachent les tristes lecteurs de cette vilaine feuille. Ah ! oui, quel est le vœu de cette Anarchie ! Nettoyons un peu cette fange où nous croupons, balayer tous les Camille Aymard et tant d'autres qui ne valent pas mieux, qui ne savent que salir ou baver sur tout ce qui est beau et bon et qui plane, malgré qu'ils en aient, bien haut, bien au-dessus de leurs immenses carcasses !

Et pour messieurs les officiers, je suis tranquille sur leur sort ! Une augmentation de traitement va leur être allouée, car pas plus chez eux que chez les flics, on ne doit voir de mécontents. Leurs revendications seront acceptées d'office, et polichinelles de tous grades, paresseux-nés, pourront encore se réjouir, avoir un dolman neuf dessinant bien la taille, pantalon ajusté à faire pâmer les jolies poules, et la France ainsi sera bien représentée !

Fantoches imbéciles ! ! !

Fernande MARCO.

Sus aux mercantis du meublé

Une autre lettre

Voici une lettre intéressante :

« Ayant un moment de libre j'en profite pour l'envoyer un document pour la campagne que tu mènes dans le *Libertaire* « Sus aux mercantis du Meublé ».

L'empoisonneur patenté du 50 de la rue Lambrecht, à Courbevoie, le nommé Guiffet, pour ne pas le nommer, est en même temps tenancier de l'hôtel, même adresse ; ce répugnant personnage non content d'exploiter ses locataires, pratique en même temps l'attaque nocturne et en voici un exemple : Dans le courant de 1923, un jeune ménage qui habitait cet hôtel depuis près de 2 ans reçut congé par la tenancière de l'hôtel, pour avoir refusé de servir de faux témoins. Ne trouvant ni chambre meublée ni logement à louer, ces camarades continuèrent à habiter l'hôtel tout en continuant à payer régulièrement leur garni. Cela ne devait pas faire l'affaire de la tenancière qui traitait derrière son comptoir et pour arriver à ses fins, ce triste être recruta quelques ivrognes et à l'aide de ces individus, pénétra de vive force dans la chambre occupée à ce moment-là et pendant que le mari était tenu en respect par ces énergumènes le tenancier brutalisa la femme qui dut avoir recours aux soins d'un médecin. Leur linge fut jeté péle-mêle dans la cour de l'hôtel et lorsque le lendemain ce camarade revint accompagné de 3 copains, le patron de l'immeuble fut introuvable.

A quelque temps de là le jeune frère de cette camarade qui passait devant l'hôtel accompagné d'un copain vers 10 heures du soir, furent attaqués par le même individu armé de la barre de fer de ses volets, mais cette fois ce fut lui qui reçut la correction tant méritée. Ce n'était que justice !

Ce témoignage est signé du camarade Koekeleer 19, rue d'Enghien, à Argenteuil, qui nous autorise à publier ici son nom et son adresse.

Pour aujourd'hui, nous nous en tiendrons là.

Guy SAINT-FAL.

Une vieille affaire

On vent de recevoir la nouvelle de la mort, survenue le 26 juillet dernier à Pomplona, en Colombie, d'Eugène De Graeve, le dernier survivant des frères Rorique-De Graeve.

On se rappelle que les frères Léonce et Eugène De Graeve, originaires d'Ostende, avaient été condamnés à mort, le 8 décembre 1893, par la Cour martiale de Brest, pour meurtre de l'équipage du schooner « Minoroamité » d'Haiti, dans la Guyane française. Ce furent les allégations du cuisinier noir, Mirey, qui provoquèrent cette condamnation.

Aussitôt une campagne fut menée pour empêcher l'exécution de l'arrêt et pour obtenir la réhabilitation. Entre temps, l'ainé, Léonce de Graeve, succomba au bagne. Cependant la campagne de réhabilitation se poursuivait en faveur du second frère. Il y eut des démarches de M. Auguste Beernaert, et une campagne par Séverine. L'affaire de Graeve revint devant les tribunaux, et Eugène de Graeve fut réhabilité. Il s'était retiré en Colombie où il vient de mourir.

Il était bien temps de réhabiliter des innocents, alors que l'un d'eux était déjà mort.

C'est bien ça la justice et le président et le procureur de la République de Quimper devraient bien s'inspirer de cette erreur judiciaire.

Mais que peut-on attendre de la justice

Quand vous avez lu le « *Libertaire* », ne le jetez pas, ne l'utilisez pas comme vieux papier. Mettez-le à l'endroit propice, où il sera découvert et lu par quelqu'un. C'est un bon moyen de publicité qui ne coûte rien.

Nos échos

L'œil du ministre.

Un paysan, de passage à Paris, racontait cette histoire, d'un air narquois et sentencieux :

« Voilà, le ministre est venu nous visiter, l'autre dimanche, et il a parlé deux heures d'horloge sur les bienfaits de l'agriculture. Eh bien ! savez-vous ce qui est arrivé ? Le lendemain, mes bœufs, qui n'avaient jamais été malades, sont devenus tristes, si tristes que nous n'avons pas pu les mener au pâturage... Foi de paysan, il les avait regardé en passant, et ça leur avait jeté un sort... Il a le mauvais œil, le ministre... »

Nous ne marchons pas dans ces superstitions d'un autre âge, mais ce que nous savons bien, c'est que si les ministres n'ont pas le mauvais œil, ils feraient souvent tout aussi bien de se taire et de se mettre « un bœuf sur la langue ».

○○○

Menus et vie chère.

On célèbre le neuvième art, le culinaire, au Salon d'Automne. Mais, par ces temps de vie terriblement chère, n'est-ce pas une honte de lire des menus pareils :

Menu des deux « Journées du Nivernais et du Morvan »
Dimanche 2 et lundi 3 novembre

Les hors d'œuvre
Les goudjons de la Loire à la Cascamèche (Recette du Club des 20)
Le Saupiquet des Amognes (préparé et servi par M. Lhoste, de St-Benin-d'Azy)
Le Dindonneau du Morvan (préparé par P. Caillot, de Decize)
Pains de celeri
Le Pâté de lièvre de Corbigny (Sauvan, de Corbigny, Agéris)
La Salade de Saison
Les Fromages de chèvre à la crème
Noix du pays — Ramondins — Patriens
Guignes (Ramond, de Decize)
Le Gâteau Castignère (Vivier, de St-Benin-d'Azy) — les fruits
Le Café Rivière

N'en jetez plus, les ventres sont pleins !

○○○

Fus ça change !

Le glabre Rakowsky, en s'installant à l'ambassade de Russie, va manger dans la vaisselle du tsar.

Quand on ouvre les portes, c'est tout le décor de l'ancienne cour qu'il va retrouver, et il pourra inspirer l'atmosphère d'autoritarisme qui fut celui des chambellans et des diplomates du tsarisme.

Le chargé de pouvoirs des Soviets auprès de la République bourgeoise n'éprouvera pas une grande émotion, et il goûtera des mets délicats, dans des plats massifs, avec le même appétit que les grands ducs de jadis.

N'est-il pas, en effet, un ambassadeur de ce tsarisme rouge dont Lénine fut le pape ?

N'a-t-il pas, dans la cervelle, ce microbe de la domination absolue et de la coercition cruelle qui est le propre des Soviets ?

○○○

Le panier à salade.

Il paraît qu'on va modifier ces voitures lugubres comme des cerceaux, appelées « paniers à salade », qui font journellement la tournée des commissariats et emmènent les prisonniers au Dépôt.

Une information, qui vous a un petit air de lugubre ironie, nous dit que huit voitures « plus confortables » vont être mises en circulation, et que leurs dimensions ont nécessité la suppression d'un panier du trottoir sous la voûte d'entrée du quai de l'Horloge.

Les pauvres femmes du trottoir, celui où elles comptent les heures d'horloge en piétinant vers l'amour vénéral, les connaissances trop, ces paniers dans lesquels on les roule comme une marchandise.

S'ils ont devenus plus larges, ils n'en sont pas moins des cellules mouvantes où l'on prive de soleil des êtres malheureux.

LES SPECTACLES

Opéra. — 13 h. 30 : Lohengrin ; 20 heures Rigoletto ; Coppélia.

Opéra Comique. — 13 h. 30 : Don Quichotte ; 20 h. 15 : Les Contes d'Hoffmann.

Théâtre Lyrique. — 14 h. 30 : Veronique ; 20 h. 30 : Rêve de Valse.

Comédie-Française. — 13 h. 30 : Andromaque ; l'Eclaircie ; 20 h. 30 : La Dépositaire.

Odéon. — 14 heures : Le Chemineau ; 20 h. 30 : Ysabeau.

Nouvel Ambigu. — Matinée : Cabotins ; soirée : Le Maître de Forges.

Théâtre des Champs-Élysées. — Relâche.

Comédie des Champs-Élysées. — Knock ; La Scintillante.

L'Atelier. — Matinée : Chacun sa vérité ; soirée : Le Veau gras.

Théâtre National Populaire. — 14 h. 30 : La Petite Fonctionnaire.

CABARETS ARTISTIQUES

Le Grenier de Gringore. — Les poètes-chansonniers : Dornano ; Marc ; Géo Robert, etc.

L'Atelier. — Chacun sa vérité.

Le Grillon. — La Revue ; Jean Rieux.

Le Goucou. — J. Moy ; Noël-Noël ; la revue, Les Noctambules. — « Du haut en bas », revue ; Xavier Privas, Hyspa, Cazol, R.-P. Groffe.

Les Noctambules. — « Du haut en bas », revue ; Xavier Privas, Hyspa, Cazol.

La Pie qui chante. — « C'est régulier » ; Ch. Falot.

E USCITO

"L'ITALIA FRA DUE CRISPI"

Cause e conseguenza di una rivoluzione mancata.

Del compagno ARMANDO BORGH.

Libro interessantissimo di 400 pagine. Ogni compagno italiano la legge è lo facile leggere.

Ed è di viva attualità.

S'adresser à la Librairie Sociale, rue Louis-Blanc, 9, Paris.

A travers le Monde

En peu de lignes...

ANGLETERRE

LES CONSERVATEURS VONT PRENDRE LE POUVOIR

Mac Donald n'attendra pas le 18 novembre, date de l'ouverture du Parlement pour porter sa démission au roi, et l'on s'attend à ce qu'il abandonne le pouvoir sous quelques jours.

On assure dans les milieux autorisés que lorsque l'enquête sur l'incident Zinoviev sera terminée il cédera la place au chef du Parti conservateur qui sera chargé par George V de former un nouveau Cabinet.

Le journal du soir le « Star », se risque déjà à établir une liste des ministres éventuels parmi lesquels nous trouvons :

Premier ministre et premier lord du Trésor : M. Baldwin ; Affaires étrangères : Lord Curzon ; Chancelier de l'Echiquier : sir Robert Horne ; Colonies : Austen Chamberlain ; Lord Chancelier : Lord Berkenhead ; Aéronautique : sir Samuel Hoare ; Guerre : Lord Derby ; Intérieur : M. Neville Chamberlain.

Mais les travaillistes n'abandonnent pas la lutte et ils espèrent obtenir des succès dans des élections municipales qui ont eu lieu hier.

Le Parti travailliste, malgré son échec, reste une puissance en Angleterre, étant le seul parti d'opposition, les libéraux ayant été définitivement chassés de la scène politique.

Il faut espérer que le prolétariat anglais profitera de l'exemple de l'impuissance parlementaire et entreprendra une lutte plus efficace sur le terrain économique et en dehors de toute politique.

LES RESULTATS DES ELECTIONS

Tous les résultats ne sont pas encore connus, mais à l'heure actuelle l'état des partis est le suivant :

Conservateurs	410
Libéraux	41
Travaillistes	152
Communistes	1
Indépendants	4

Sept résultats ne sont pas encore connus.

RUSSIE

ILS ARRIVENT, ILS ARRIVENT...

En vue de la reprise des relations diplomatiques entre la France et la Russie, la première poignée des personnalités soviétiques est arrivée à Paris. L'« Humanité » ne manquera pas de dire que ce sont des amis du peuple, des prolétaires. Voyons...

Parmi eux nous trouvons M. Ozol, ancien membre social démocrate de la Douma qui a qualité de représentant officieux de l'Union des Républiques socialistes soviétiques à Paris, MM. Kounietzoff et Janov, membres du Centrossoyuz, M. Plotvickoff, représentant du Vitchelorg, et M. Silbermann, représentant du trust des bois du Nord de la Russie.

Avec les dignes représentants de notre « belle démocratie française » ils rechercheront les moyens propres à équilibrer les budgets européens sur le dos du prolétariat.

Et c'est ce qu'on appelle chez les communistes faire de l'action révolutionnaire.

DECLARATIONS DE KRASSINE

Notre mission commerciale à Paris devra se préoccuper avant tout de se documenter sur les possibilités de l'industrie française quant à la fourniture de machines, de tracteurs, de camions et d'avions. La France nous intéresse, non seulement comme source d'importation, mais comme marché pour notre pétrole, notre blé et notre bois.

La reprise des relations intéressera notre viticulture, notre horticulture et notre sériciculture. Sans diminuer l'importance des relations économiques de l'Union avec les autres pays, le renouvellement des rapports normaux avec la France sera extrêmement précieux pour notre commerce extérieur.

ITALIE

UN VILLAGE MENACE

Genève, 1^{er} novembre. — Le village de Campocologno (Italie) est en ce moment sous le menace d'un éboulement. En effet,

une masse de rochers dont on évalue le volume à 13.000 mètres cubes s'est déplacée au Sasso del Galodo, et il est à craindre qu'elle ne vienne s'abattre dans la vallée. Déjà plusieurs maisons de Campocologno ont été évacuées. Un service d'observation a été organisé. On fait également surveiller la voie ferrée.

D'après les calculs, l'éboulement, s'il se produit, atteindrait le remblai du chemin de fer de la Bernina en deux minutes, alors que le train met trente secondes pour franchir le passage menacé.

SUISSE

LE PAIN CHER

Berne, 1^{er} novembre. — Les milieux de la boulangerie communiquent :

« A la date du 23 octobre, le Conseil fédéral a décidé le relèvement du prix du blé de 2 fr. 50 par 100 kilos. A la même date, les moutiers ont augmenté de 3 francs par 100 kilos le prix de la farine. Il s'ensuivra nécessairement une augmentation correspondante de 3 à 5 centimes sur le prix du pain. »

La vie chère n'est pas un « privilège » français, tous les pays du monde en souffrent, et c'est au prolétariat de partout de s'organiser pour mettre en échec la prétention des affairistes qui spéculent sur les produits de première nécessité indispensables à la vie du Peuple !

CHINE

LA SITUATION S'AGGRAVE

D'après la « Chicago Tribune », la situation en Chine serait alarmante. Des milliers de soldats se dirigent à la débânde vers la ville de Tsin-Tsin ou Wu-Pei-Fou à établir ses quartiers généraux. On peut s'attendre aux pires désordres si des mesures ne sont pas prises pour les empêcher de pénétrer dans la ville et la panique règne dans les quartiers chinois.

D'autre part, on annonce que des renforts japonais, pour la protection des résidents étrangers, sont attendus d'heure en heure à Tsin-Tsin.

UN COMMUNIQUE DE TCHANG-SO-LIN

Londres, 1^{er} novembre. — Un message de Tien-Tsin annonce que dans le communiqué officiel qu'il a publié pour annoncer la prise de Chan Hai Houan et de Tsing-Wang-Tao, Tchang So Lin déclare que ses troupes ont capturé 30.000 hommes et plus de cent canons à l'armée de Ou-Pei-Fou.

OU PEI FOU AURAIT CAPITULE ?

D'autre part, suivant une information de Shanghai, non encore confirmée, l'armée placée sous le commandement de Ou-Pei-Fou aurait capitulé et la fin des hostilités serait imminente.

CANADA

UN PRETRE ACQUITTE

Montréal, 1^{er} novembre. — Le révérend père Delorme, poursuivi sous l'inculpation d'avoir assassiné son frère de lait en 1922, vient d'être acquitté par la cour criminelle de cette ville, après un procès qui dura deux semaines. Le père Delorme avait déjà comparu plusieurs fois devant la cour, mais le jury n'était jamais parvenu à se mettre d'accord sur sa culpabilité.

IRLANDE

DE VALERA GONDAMNE

M. de Valera a été condamné aujourd'hui, par le tribunal de Belfast, à deux mois de prison pour infraction à l'arrêté d'expulsion dont il avait été l'objet de la part de l'autorité de l'Ulster.

Comme le président du tribunal lui demandait s'il n'avait rien à dire pour sa défense, M. de Valera répondit simplement : « Je ne reconnais pas l'autorité de ce tribunal, qui n'a pas été nommé par le peuple irlandais. »

Ce n'est pas la première fois que de Valera fait connaissance avec la prison, car en Angleterre, comme partout ailleurs, la liberté n'existe qu'à condition de penser comme le gouvernement et d'accepter toutes ses décisions.

La mer se venge

Amiens, 1^{er} novembre. — Le littoral de la Somme, dans la région d'Ault-Onival, est gravement menacé par la tempête qui sévit depuis plusieurs jours. Le cordon du littoral protégeant 3.000 hectares de terrains cultivés, entre Valéry-sur-Somme et le Houdrel, sont envahis par les eaux, qui entourent plusieurs villas d'Onival. Quatre de ces villas sont particulièrement en danger d'effondrement.

La digue protégeant les bas champs résiste difficilement aux assauts furieux de la mer, et on craint la rupture de cette digue et la submersion totale des bas champs.

Elle n'avait pas prévu ça !

Lyon, 1^{er} novembre. — Dans un accès de jalousie, Julia Dalmaze, cartomancienne, a frappé de trois coups de couteau la poitrine son ami, Gazzola, sans profession, qui a été grièvement blessé.

Aux assises des Bouches-du-Rhône

Marseille, 31 octobre. — L'ébéniste Louis Mauleyre a comparu aujourd'hui devant le jury des Bouches-du-Rhône pour avoir assassiné Mme Mallier, grand-mère de l'un de ses amis, en lui fracassant le crâne à coups de marteau. Le criminel déroba à sa victime quatre cents francs. Il a fait des aveux complets.

Le jury écartant l'inculpation d'assassinat, la Cour a condamné Louis Mauleyre à cinq ans de prison.

Double arrestation

Lyon, 31 octobre. — La police a arrêté François Sanua qui éventa, à coups de couteau, son adversaire Manuel Galland, au cours d'un « duel à la loyale » place du Change.

Jean-Marie Fontanay, âgé de 23 ans, dit « Capitaine », repris de justice, est également sous les verrous pour avoir, au cours d'une discussion survenue pendant une partie de cartes, tué à coups de couteau son camarade Galdement.

Surveillez vos fourneaux :

Encore un cas d'asphyxie

Lyon, 31 octobre. — Elisa Chevallay, repasseuse, 39 ans, dinait avec son ami, l'Algérien Maech ben Kacem et son frère. Après le repas, ce dernier prit congé du couple. Mais vers minuit, des voisins entendirent des râles provenant de la chambre. Ayant défoncé une fenêtre, ils trouvèrent Elisa Chevallay et Maech inanimés, et les transportèrent à l'Hôtel-Dieu, où la femme succomba. L'état de l'Algérien, bien que grave, n'est pas désespéré.

Le frère de la victime n'ayant été incommodé par le repas auquel prirent également part Elisa Chevallay et son ami, l'hypothèse d'une intoxication alimentaire paraît invraisemblable, et on croit plutôt à une asphyxie accidentelle provoquée par un dégagement d'oxyde de carbone, résultant du mauvais tirage du fourneau de la repasseuse.

Un décès suspect à bord d'un paquebot

Marseille, 1^{er} novembre. — Ce matin est arrivé à Marseille le paquebot anglais « Leicestershire » venant de Langoon. Vendredi dernier on trouvait inanimé dans une salle de l'hôpital le médecin du bord, le docteur North, qui succomba quelques heures après sans qu'on ait pu déterminer la cause exacte du décès.

Le docteur Gillet, directeur du service de la Santé, a fait seoir à l'inhumation et a décidé qu'il serait procédé à l'autopsie du cadavre.

Une bande de cambrioleurs arrêtée à Tulle

Tulle, 1^{er} novembre. — Une bande de cambrioleurs, comprenant deux jeunes hommes et deux jeunes filles, de 17 à 18 ans, a volé 6.200 francs en pénétrant cette nuit dans la chambre de M. Jean Perrier, cultivateur au Pezat, près de Tulle. M. Perrier a informé la gendarmerie, qui a arrêté les voleurs à Uzerche, dans l'express de Paris.

Ils étaient porteurs de 3.000 francs. Le père d'une des jeunes filles a été arrêté chez lui, après perquisition. Il avait reçu 200 frs. sur la somme volée.

PARIS ET BANLIEUE

Avenue des Champs-Élysées, par suite d'un dérapage, un taxi a heurté un autobus de la ligne « Porte de Neuilly-Hôtel de Ville ». Blessé par des éclats de vitre, un voyageur, M. André Malval, 19 ans, 29, rue de Chaillot, a été pansé à l'hôpital Beaujon.

— M. Pierre Morel, renversé dans le

quartier du Pont-de-Flandre, par un chauffeur en fuite, a succombé à ses blessures.

— Faubourg du Temple, M. Desnos, 20 ans, rue Saint-Claude, a été heurté violemment par un autobus. Confusions multiples.

— Quatre individus masqués ont pénétré cette nuit par effraction dans le bureau des aciéries de Longwy, chemin des Fillettes, à la Plaine-Saint-Denis.

L'alarme ayant été donnée, ils se sont enfouis sans pouvoir s'attaquer au coffre-fort et n'emportant que 40 francs.

La police judiciaire enquête.

— Avenue de Saint-Cloud, à Versailles, M. Albert Danis, charpentier, 14, rue Marie-Henriette, a été renversé et blessé par l'automobile de M. Hammel, antiquaire à Paris.

— Pour avoir blessé de deux coups de rasoir sa maîtresse, Alphonse Charpentier, journalier à Sannois, a été condamné par le tribunal correctionnel de Versailles à dix mois de prison.

— Deux forçats, Lucien Millon, 29 ans, et Marcel Nardin, 29 ans, de Versailles, viennent de mourir des suites de maladie à la Guyane. Millon fut condamné en 1918, pour camétiolages dans la région de Versailles, à douze ans de travaux forcés et à la rélegation ; Nardin, pour le même « crime » fut condamné par le jury de Seine-et-Oise, en 1922, à cinq ans de travaux forcés.

— A Andrézy (Seine-et-Oise), trois malfaiteurs ont pénétré dans la cabane en planches habitée par une sexagénaire, Mme Lamy, qu'ils baillonnèrent et dévalisèrent.

DEPARTEMENTS

— Une maison brûle à Granges-le-Bourg (Haute-Saône). M. Paul Chevillot, M. Mme et Mlle Sarrazin et un inconnu sont carbonisés.

— Lambres (Nord). — M. Victor Leclercq, 23 ans, qui regagnait à bicyclette son domicile, en suivant le chemin de halage, a été surpris par l'orage. Aveuglé par les éclairs, le malheureux est tombé dans le canal où il s'est noyé.

— Un incendie détruit l'usine de triage et de lavage de laine appartenant à M. Gabriel Aulagne. Plusieurs centaines de mille francs de dégâts.

— Du train venant de Limoges et allant à Brive, une fillette de trois ans, la jeune Debouy, tombe par la portière. Sa mère, voulant la sauver, se précipite sur la voie. Elle roule sous le convoi qui la décapite. L'enfant est indemne.

LEURS DIVIDENDES

— Une équipe de mâçons était occupée à surélever d'un étage un immeuble sis à l'angle du quai des Breteteux et de la rue Vauban, à Lyon, lorsque les deux ouvriers ayant vidé un wagonnet contenant des matériaux voulurent le replacer sur le monte-charge pour qu'il redescende. Ils ne s'étaient pas aperçus que la cage de l'ascenseur était vide. De la plate-forme du quai tomba sur le sol.

L'un des ouvriers put s'agripper au bord de la cage de l'ascenseur ; l'autre, entraîné par le wagonnet, réussit à saisir un câble et à se maintenir dans cette position critique jusqu'à l'arrivée de ses camarades qui purent lui porter secours, mais le véhicule atteignit dans sa chute le maçon Jean Versino, âgé de 34 ans, qui eut la colonne vertébrale brisée.

Son état est désespéré.

— Amed Aouli, Algérien, 30 ans, 9, passage d'Auvergne, travaillant dans une scierie mécanique à la Plaine Saint-Denis, est happé par un engrenage et broyé.

— M. Eugène Guillotat, 67 ans, 13, rue de la Marnie, au Perreux, tombe d'un toit en réparation et se tue sur le coup.

— Une automobile renverse, à l'angle de la rue de Miromesnil et de la rue de Lisbonne, M. Jules Pouillaude, 43 ans, livreur, 16, avenue de Saint-Ouen, qui a eu l'épaule droite fracturée.

— Rue Réaumur, M. Louis Ciouvé, manœuvre, 46 ans, 52, rue Volta, renversé par un taxi, est admis à l'Hôtel-Dieu.

— Un train, traversant le passage à niveau de Saint-Angulin (Charente), a tué un bœuf attelé qui s'était engagé sur la voie. Mme Crasset, 67 ans, mère de la garde-barrière, a été atteinte à la tête par des débris de bois de la voiture et est morte peu après.

LE PROCÈS SEZNEC

Saint-Léger-les-Yvelines, 1^{er} novembre. — On a fait procéder à des fouilles dans le jardin de M. Christofean, à Saint-Léger-les-Yvelines.

Ces recherches n'ont donné aucun résultat. Il est probable que la lettre anonyme adressée au président des assises de Quimper était l'œuvre d'un voisin de M. Christofean, désirant se venger de ce dernier.

Quant au procès, il se déroule toujours dans la même atmosphère, et il semble plutôt que le président et l'avocat général cherchent à arracher une condamnation aux jurés qu'à appliquer la justice. Les procédés policiers sont de plus en plus vils et l'on n'a pas hésité à aller chercher des détenus libérés pour charger l'accusé.

Lorsque se présente un témoin à décharge tous les moyens sont employés pour le confondre. Il suffit de reproduire le témoignage de M. Lyat, qui déclare avoir vu Quemeneur, pour s'en rendre compte :

« Je passai, dit le témoin, devant le café de Versailles, rue de Rennes, à Paris, le 29 ou le 30 mai, vers l'heure du déjeuner. J'y ai vu M. Quemeneur assis à une table. Deux personnes étaient près de lui, dont l'une assurément était en sa compagnie. »

Le président. — « Si M. Quemeneur était avec une personne, comment expliquez-vous que cette dernière n'ait pas révélé le fait et ne se soit pas présentée à la justice ? »

R. — « Je n'ai pas à chercher d'explications, je n'ai qu'à rapporter ce que j'ai vu. Autant qu'on peut être sûr de reconnaître une personne à laquelle on n'a pas parlé, j'affirme que j'ai vu M. Quemeneur. J'en ai la conviction. »

Le président demande au témoin s'il a une excellente vue.

M. Lajat. — « J'ai une vue normale. »

Le témoin porte un lorgnon, mais il paraît que le lorgnon n'est pas incompatible avec une vue normale.

M^{re} Allizon. — « N'avez-vous pas une taie sur l'œil gauche ? »

R. — « Oui, mais j'ai une vue assez normale malgré cela. »

On décide de soumettre le témoin à un petit examen de vision. Il paraît en ressortir que M. Lajat a une vue normale avec son lorgnon.

Un autre témoin à décharge se présente, M. Lebert, et la police déclare que c'est un ivrogne.

Or, Lebert travaille depuis dix-huit ans aux chemins de fer de l'Etat, et il estime que ce certificat est suffisant pour édifier les jurés sur les procédés de la police.

Mais que fait l'avocat de Sezneac dans tout cela ? Rien : il laisse accabler son client sans oser s'opposer à l'abus de pouvoir du président. La défense aurait cependant un autre rôle à remplir. Enfin, attendons la fin.

Le culte des morts

Il y a quelque chose de choquant dans ce pèlerinage traditionnel de la Toussaint, qui rassemble des foules autour de la froide divinité de la mort. Certes l'oubli de ceux qui furent nos compagnons dans la lutte ardente de la vie serait une erreur évidente.

Mais il ne faut pas tomber dans l'absurdité religieuse du culte des défunts, qui nous conduirait trop facilement à la stagnation et à la régression sociales.

Non, malgré les dires d'Auguste Comte, les morts ne gouvernent pas les vivants ; et ils ne veulent pas succomber sous un amas étouffant de souvenirs périmés et d'expériences désuètes.

Le cœur de l'homme doit battre à l'unisson de la vie nouvelle et régénérée.

Il ne doit pas être un musée de fossiles et une collection de squelettes.

L'usine des lois

Nous n'allons pas tarder à la voir se rouvrir, et nous entendrons les machines sonores et vides ronfler devant un public de théâtre.

En attendant ces bruits de chambre et de couloirs, on prélude par un mouvement administratif qui met un préfet à la place d'un préfet, un âne chamarré à la place d'un aliboron décoré.

En outre, on prépare, dans les chaudières ministérielles, des résidus de lois et des lamelles de décrets.

Ca va barder. Herriot ! Ca va barder. Briand ! Ca va gueuler, Marly !

Vous allez revoir les huissiers à chaîne qui rétablissent la mise en scène de vos comédies.

Comme eux, mais plus sérieusement, nous vous ennuions :

— Silence !

FEUILLETON DU LIBERTAIRE DU 2 NOVEMBRE 1924. — N° 134.

Illusions perdues

par Honoré de Balzac

DEUXIEME PARTIE

Un grand homme de province à Paris

Ces paroles foudroyèrent Lucien, qui revint à pas lents rue de la Lune. Le lendemain, le poète porta au journal son article, renvoyé et remanié par d'Arthez, mais, depuis ce jour, il fut dévoré par une mélancolie qu'il ne sut pas toujours déguiser.

Quand, le soir, il vit la salle du Gymnase pleine, il éprouva les terribles émotions que donne un début au théâtre, et qui s'agrandissent chez lui de toute la puissance de son amour. Toutes ses vanités étaient en jeu, son regard embrassait toutes les physionomies comme celui d'un accusé embrasse les figures des jurés et des juges : un murmure allait le faire tressaillir ; un petit incident sur la scène, les entrées et les sorties de Coralie, les moindres inflexions de voix devaient l'agiter d'émotion.

La pièce où débutait Coralie était une de celles qui tombent, mais qui rebondissent, et la pièce tomba. En entrant en scène, Coralie ne fut pas applaudie, et fut frappée de la froideur du parterre. Dans les loges, elle n'eut pas d'autres applaudissements que ceux de Camusot. Des personnes placées au balcon et aux galeries firent taire le négociant par des « Chut ! » répétés. Les gale-

ries imposèrent silence aux claqueurs, quand les claqueurs se livrèrent à des salves évidemment exagérées. Martainville applaudissait courageusement, et l'hypocrite Florine, Nathan, Merlin, l'imitaient. Une fois la pièce tombée, il y eut foule dans la loge de Coralie, mais cette foule aggravait le mal par les consolations qu'on lui donnait. L'actrice revint au désespoir, moins pour elle que pour Lucien.

— Nous avons été trahis par Braulard, dit-il.

Coralie eut une fièvre horrible, elle était atteinte au cœur. Le lendemain, il lui fut impossible de jouer : elle se vit arrêtée dans sa carrière. Lucien lui cacha les journaux, il les décrochait dans la salle à manger. Tous les feuilletonistes attribuaient la chute de la pièce à Coralie : elle avait trop présumé de ses forces ; elle, qui faisait les délices des boulevardiers, était déplacée au Gymnase ; elle avait été poussée là par une louable ambition, mais elle n'avait pas consulté ses moyens, elle avait mal pris son rôle.

Lucien lui alors sur Coralie des tartines composées dans le système hypocrite de ses

articles sur Nathan. Une rage digne de Milton de Croloine quand il se sentit les mains prises dans le chène qu'il avait ouvert lui-même éclata chez Lucien, il devint blême : ses amis donnaient à Coralie, dans une phraseologie admirable de bonté, de complaisance et d'intérêt, les conseils les plus perfides. Elle devait jouer, y disait-on, des rôles que les perfides auteurs de ces feuilletons infâmes savaient être entièrement contraires à son talent. Tels étaient les journaux royalistes, serinés sans doute par Nathan. Quant aux journaux libéraux et aux petits journaux, ils déployaient les perfidies, les moqueries que Lucien avait pratiquées. Coralie entendit un ou deux sanglots, elle sauta de son lit vers Lucien, aperçut les journaux, voulut les voir et les lut.

Après cette lecture, elle alla se recoucher et garda le silence. Florine était de la conspiration, elle en avait prévu l'issue, elle savait le rôle de Coralie, elle avait eu Nathan pour répétiteur. L'administration, qui tenait à la pièce, voulait donner le rôle de Coralie à Florine. Le directeur vint trouver la pauvre actrice, elle était en larmes et abattue ; mais, quand il lui dit devant Lucien que Florine savait le rôle et qu'il était impossible de ne pas donner la pièce le soir, elle se dressa, sauta hors du lit.

— Je jouerai ! cria-t-elle.

Elle tomba évanouie. Florine eut donc le rôle et s'y fit une réputation, car elle releva la pièce : elle eut dans tous les journaux une ovation, à partir de laquelle elle fut cette grande actrice que vous savez. Le triomphe de Florine exaspéra Lucien au plus haut degré.

— Une misérable à laquelle tu as mis le pain à la main ! Si le Gymnase le veut, il peut racheter ton engagement. Je serai

compte de Rubempré, je ferai fortune et t'épouserai.

— Quelle sottise, dit Coralie en lui jetant un regard pâle.

— Une sottise, cria Lucien. Eh bien, dans quelques jours, tu habiteras une belle maison, tu auras un équipage, je te ferai un rôle !

Il prit deux mille francs et courut à Frascati. Le malheureux y resta sept heures dévoré par des furies, le visage calme et froid en apparence. Pendant cette journée et une partie de la nuit, il eut les choses les plus diverses : il posséda jusqu'à trente mille francs, et sortit sans un sou. Quand il revint, il trouva Finot qui l'attendait pour avoir ses petits articles. Lucien commit la faute de se plaindre.

— Ah ! tout n'est pas rose, répondit Finot ; vous avez fait si brutalement votre début, à gauche, que vous deviez perdre l'appui de la presse libérale, bien plus forte que la presse ministérielle et royaliste. Il ne faut jamais passer d'un camp dans un autre sans s'être fait un boni où l'on se console des pertes auxquelles on doit s'attendre ; mais, dans tous les cas, un homme sage va voir ses amis, leur expose ses raisons et se fait conseiller par eux son abjuration, ils en deviennent les complices, ils vous plaignent, et l'on convient alors, comme Nathan et Merlin avec leurs camarades, de se rendre des services mutuels.

Les loups ne se mangent point. Vous avez eu, vous, en cette affaire, l'innocence d'un agneau. Vous serez forcé de montrer les dents à votre nouveau parti pour en tirer cuisse ou aile. Ainsi, l'on vous a sacrifié nécessairement à Nathan. Je ne vous cacherais pas le bruit, le scandale et les crailleries que soulève votre article contre d'Arthez. Maraf est un sein comparé à vous. Il se

prépare des attaques contre vous, votre livre y succombera. Où en est-il, votre roman ?

— Voici les dernières feuilles, dit Lucien en montrant un paquet d'épreuves.

— On vous attribue les articles non signés des journaux ministériels et ultras contre ce petit d'Arthez. Maintenant, tous les jours, les coups d'épingle du Réveil sont dirigés contre les gens de la rue des Quatre-Vents, et les plaisanteries sont d'autant plus savantes qu'elles sont drôles. Il y a toute une coterie politique, grave et sérieuse derrière le journal de Léon Giraud, une coterie à qui le pouvoir appartiendra tôt ou tard.

Je n'ai pas mis le pied au Réveil depuis huit jours.

Eh bien, pensez à mes petits articles. Faites-en cinquante sur-le-champ, je vous les payerai en masses, mais faites-les dans la couleur du journal.

Et Finot donna négligemment à Lucien le sujet d'un article plaisant contre le garde des Sceaux, en lui racontant une prétendue anecdote qui, lui disait-il, courrait les salons.

Pour réparer sa faute au jeu, Lucien retrouva, malgré son affaissement, de la verve, de la jeunesse d'esprit, et composa trente articles de chacun deux colonnes. Les articles finis, Lucien alla chez Dauriat, et d'y rencontrer Finot, auquel il voulait les remettre secrètement ; il avait, d'ailleurs, besoin de faire expliquer le libraire sur la non-publication des Marguerites.

(A suivre).

L'Action et la Pensée des Travailleurs

La Conférence de la Minorité Syndicaliste

Hier, samedi matin, s'est ouverte la première séance de la conférence des organisations syndicalistes révolutionnaires, à l'annexe de la Maison des Syndicats, avenue Mathurin-Moreau, à Paris.

Massot, du comité central, forme le bureau.

Président : Hubert, des terrassiers. Assesseurs : Marcelle Brunet, de l'enseignement; Pontal, secrétaire de l'U. D. Rhône.

Secrétaire : Riccio, du Syndicat autonome des polisseurs de la Seine.

Sur une demande de Guigui, des métaux autonomes de la Seine, il est entendu que la conférence admet les organisations syndicales unitaires, confédérées et autonomes, et les minorités syndicalistes révolutionnaires.

Basset, de la Commission de contrôle, donne lecture des groupements représentés.

Tous les centres industriels ont envoyé des délégués. Citons la Fédération du Bâtiment, 4 Unions départementales unitaires, 2 Unions départementales autonomes, 186 syndicats unitaires, 16 syndicats autonomes, 19 minorités syndicales, la Fédération des Jeunesses syndicalistes qui sont représentées par une centaine de camarades. C'est un solide noyau pour un début sérieux contre l'empirisme politique.

LA « BATAILLE SYNDICALISTE »

L'administrateur Sarolea donne connaissance de la situation financière.

Chevalier, secrétaire de rédaction, expose l'attitude du journal.

Tout est approuvé. La « B. S. » paraît maintenant tous les 15 jours, et son existence est assurée. La « B. S. » est administrée par un cercle d'amis et mise à la disposition de la Minorité syndicaliste révolutionnaire. La Conférence, après avoir fixé son organisation et son orientation, reviendra sur la question de la « B. S. »

LA COMMISSION DU TRAVAIL

Moisy donne un résumé des études accomplies par la Commission désignée par le Comité central sur l'organisation de la propagande syndicale dans le domaine de la production et de la consommation.

La Conférence approuve l'exposé de Moisy. Massot donne connaissance de nombreuses lettres de provinces s'élevant contre l'empirisme politique et se ralliant aux efforts de la Minorité centrale.

Séance de l'après-midi

Boisson, délégué des Bouches-du-Rhône, représente 18 syndicats et 6 minorités. Il fait part d'un Congrès régional qui a adopté l'autonomie.

Dans le Var et dans les Alpes-Maritimes, plusieurs syndicats ont déclaré se rallier à l'orientation de ce Congrès régional.

POUR SAGGO ET VANZETTI

La Conférence fait confiance au Comité de Défense sociale pour entreprendre l'agitation nécessaire afin de sauver ces deux camarades. La Minorité secondera de tous ses efforts le C.D.S. et les groupements qui participeront à cette action.

LE DRAME DU 11 JANVIER

Jouve, délégué de la Fédération du Bâtiment, fait part des décisions prises hier par le Comité national du Bâtiment prévoyant avant le 1er janvier un Congrès d'unité des deux fédérations et des syndicats autonomes ; au cas où l'unité ne se réaliserait pas à ce congrès, la Fédération unitaire du Bâtiment prendrait son autonomie.

Puis, Jouve situe la position de sa fédération sur les événements du 11 janvier.

Plusieurs camarades interviennent et nous sont d'avis que la Minorité doit prendre une attitude énergique afin d'éclairer l'opinion ouvrière sur le drame de la Grange-aux-Belles. Finalement, il est décidé que la Minorité demandera les deux rapports de la commission d'enquête à la C. G. T. U. Différentes mesures sont adoptées pour faire connaître toute la vérité dans un délai très court.

L'ORIENTATION SYNDICALE

Après une suspension de séance, la parole est donnée à Le Pen, lequel est opposé à la constitution d'une troisième C. G. T., mais partisan d'un organisme de liaison entre les forces syndicalistes.

Fourcade, du Rhône, fait un historique de la situation. Il ne veut pas une nouvelle scission et se prononce pour l'unité avec la C. G. T., non pour donner raison aux chefs, mais pour y rejoindre le gros des forces ouvrières et pour défendre le syndicalisme révolutionnaire. Nous ne devons plus être les victimes du « daltonisme » social.

Argence, des Métaux autonomes de Lyon, explique la position d'indépendance de son syndicat vis-à-vis des partis politiques. L'autonomie ne peut être qu'un refuge provisoire. L'orateur se prononce pour « la plus grande unité ».

Sur interpellation de Verdier, Argence est d'avis de préparer l'unité avec la C. G. T.

Huot, de la Chaussure parisienne, est pour la constitution d'une troisième C. G. T., les deux autres étant enlisées dans la politique, et le syndicalisme ayant encore assez de force d'attraction pour attirer en son sein tous les éléments ouvriers soucieux d'une véritable émancipation.

Pierre Besnard, de la Minorité des Cheminots, estime que les éléments sincèrement syndicalistes ne peuvent plus rester à une C. G. T. U. inféodée à un parti politique. Il ne voit pas, pour le moment, la possibilité de faire l'unité avec la C.G.T. embourbée dans la fausse théorie de « l'intérêt général », et se déclare partisan d'une autonomie provisoire afin de préparer la création d'une C. G. T. vraiment syndicaliste.

La séance est levée à 19 heures. Les travaux continuent ce matin.

La Conférence de la Minorité a de l'ampleur. Près de 200 organisations syndicales y ont adhéré. Des délégués ayant conscience de la tâche à accomplir et se sentant le courage de l'entreprendre, le désir d'arriver à s'entendre et d'aboutir. Une atmosphère de chaleur de raison et de vigueur. Pas de « discours » au sens bafouilleux pour tenir la tribune, mais des déclarations sobres, claires, précises. Pas de mots insolents contre des adversaires absents, mais des critiques justes et profondes.

Le silence trop prolongé de la Minorité n'a pas comme suite un verbiage interminable et désordonné, mais l'écoulement inévitable de pensées mûrement réfléchies et l'élaboration d'un plan judicieux de défense du syndicalisme.

Cette conférence autorise les plus grands espoirs. Elle est le départ d'une aggrégation volontaire et solide. Elle est appelée au rôle glorieux d'agglomérer des forces qui sont faibles parce que dispersées, et elle nous promet une rénovation certaine du syndicalisme révolutionnaire tel qu'il fut annoncé par la Charte d'Amiens.

B. BROUTCHOUX.

Minorité des P. T. T.

La minorité des P. T. T. s'est réunie le jeudi 30 octobre. Nous avons pu étudier l'ordre du jour de la conférence minoritaire et les solutions proposées pour remédier à la crise du syndicalisme révolutionnaire. A l'unanimité, la constitution d'une troisième C. G. T. a été repoussée. Seule, la quatrième résolution a été retenue, c'est-à-dire laisser à chaque organisation le choix des moyens à employer eu égard à sa situation particulière. Le Comité central minoritaire restant le lien entre toutes les organisations autonomes ou minoritaires des deux C. G. T., étant entendu que les statuts actuels seraient maintenus et que seules les adhésions individuelles ou de groupes seraient acceptées.

La situation au point de vue fédéral a été examinée, la minorité élève une protestation énergique contre les procédés employés par les communistes à la dernière assemblée générale et a voté l'ordre du jour publié ci-dessous. Toute décision concernant l'attitude de la minorité à l'égard de la fédération est remise après les débats du Conseil national.

Soreau fait un compte-rendu de la délégation des ouvriers minoritaires chez les ouvriers confédérés. Nous nous réjouissons des résultats obtenus, les confédérés ayant accepté de renouveler les propositions du Congrès fédéral commun.

L'Unitaire des P. T. T. va paraître pour la troisième fois et grâce au sacrifice de nombreux camarades, la minorité va pouvoir faire éditer le discours de Larigue au Congrès fédéral d'avril 1924. Cette brochure sera une arme efficace entre les mains de tous les minoritaires contre l'empirisme politique.

Bonne réunion qui témoigne du désir d'unité de tous, mais aussi de la volonté d'être toujours maîtres de nos décisions et de nous laisser manœuvrer ni par les uns ni par les autres.

R. AUDIN.

ORDRE DU JOUR :

« La Minorité syndicaliste des P. T. T. élève une énergique protestation contre l'attitude de la « Majorité » communiste au sein de la section départementale de la Seine. Elle enregistre les procédés dont on use à son égard dans le but d'empêcher ses représentants de se faire entendre.

« C'est ainsi qu'à l'assemblée générale du 29 octobre, où trois cents syndiqués environ étaient présents sur quatre mille inscrits, le camarade qu'elle avait désigné pour prendre la parole sur la question à l'ordre du jour fut quitté la tribune, devant l'obstruction systématique d'une poignée de perturbateurs. Elle dénonce le danger de pareils agissements qui risquent l'organisation de compromettre l'unité dans l'organisation.

« La Minorité souligne cependant qu'elle avait apporté une collaboration loyale à l'élaboration de notre programme corporatif. Alors que son délégué ne put terminer son exposé, cinq orateurs de la « majorité » purent parler dans le plus grand silence, bien que la plupart d'entre eux se soient livrés à des attaques violentes contre la minorité.

« Elle regrette ces incidents, dont elle laisse à la « majorité » l'entière responsabilité. Elle souligne aussi que de telles manœuvres ne peuvent que hâter la lente agonie de la section de la Seine.

« Prenant acte du refus de la « majorité » d'accorder une représentation minoritaire au Conseil national de la F. P. U., la Minorité demande à tous ses adhérents de garder le plus grand sang-froid, malgré les provocations et les brimades dont ils sont l'objet. »

SYNDICAT DES METAUX Section du Bronze

A toute la corporation

Comme suite à nos réunions d'ateliers et pour donner plus de rigueur à nos revendications et à seule fin de faire connaître à tous nos camarades la situation actuelle, une grande réunion corporative va avoir lieu le Samedi 8 Novembre, à 14 h. 30, salle Jean-Jaurès, Bourse du travail. Tous les camarades doivent passer à la permanence chaque soir prendre des tracts pour les diffuser.

Ce soir, à 18 h. 30, rue Thongny, Commission de propagande et permanents. Présence urgente.

Le Secrétaire de la Section.

Dans le S. U. B.

La position que nous avons prise doit réveiller en nous les sentiments d'agitation et d'action.

Le temps perdu en discussions acerbes et intestines nous ont fait perdre un temps précieux. Maintenant, il nous faut mettre les bouchées doubles.

Les décisions de l'A.G. du 19 Octobre, vont nous permettre de mener une campagne intensive.

Pour cela, vous serez tous présents aux réunions des sections locales suivantes, le dimanche 2 novembre, à 9 heures du matin.

Troisième et quatrième arrondissements. — 6, rue des Nonnains-d'Hyères, Délégué, Denolle.

Cinquième et sixième arrondissements. — 6, rue Lanneau, Délégué, Fongeron.

Vingtième arrondissement. — A la Bellevilloise, salle Babouf, Délégué, Jour.

Charenton. — 26, quai des Carrières, Délégué, Bardy.

Saint-Denis. — 4, rue Suger, Délégué, Lacroisille.

Gars du Bâtiment, tous sans exception à ces réunions.

P. S. — La réunion de la Section de Saint-Ouen est reportée à une date ultérieure.

Les mouchards et menteurs de l'« élite » du Proletariat

Le plus menteur de tous les quotidiens est bien l'Humanité. Il ne se passe pas de jour sans que des insanités paraissent, ainsi que les plus grossiers mensonges.

Au sujet d'un incident qui a eu lieu à la réunion du Syndicat de l'arsenal de Roanne, à laquelle j'assistais, l'Humanité, comme toujours, a informé les policiers et les capitalistes. Des noms furent lancés en pâture.

Naturellement je suis désigné dans ce journal comme étant le plus responsable de cet incident ; ne faut-il pas me discréditer à tout prix ?

Le double meurtre de la Grange-aux-Belles fut encore mis sur le compte des syndicalistes. Cependant ceux qui écrivent cela savent très bien qu'ils mentent.

Pour ce qui est de Roanne, je tiens à rétablir les faits :

J'ai assisté à la réunion du Syndicat de l'arsenal ; quel mal y a-t-il ? J'avais certainement l'intention d'y prendre la parole lorsque la question du Congrès de Firminy serait venue. Je n'avais aucun intérêt à ce qu'un incident surgisse, au contraire, j'aurais apporté quelques précisions, ce que je n'ai pu faire.

Le secrétaire Thévenoux donna connaissance de la correspondance et la question des révoqués vint ensuite. Un camarade révoqué de 1920 se trouvait dans la salle. Je ne le connaissais pas. Il demanda plusieurs fois la parole et fit quelques interruptions. Comme il vint me parler, je l'invitai à se taire et à laisser se dérouler la réunion dans le calme.

Thévenoux lui déclara à un moment donné : « Tu auras la parole à ton tour, tu es inscrit ! » C'est à ce moment que trois citoyens vinrent devant la tribune pour expulser le révoqué, l'accusant de n'être pas syndiqué. Un des trois lui sauta à la gorge, et la Lagarre se produisit. Pendant un bon moment ce fut une bousculade, et des coups furent échangés. A aucun moment je ne fus belligérant, quoique à plusieurs reprises je fus provoqué et insulté. Je ne voulais pas attiser les haines et être la cause d'incident plus grave, je me souvenais de ceux du 11 janvier où deux travailleurs trouvèrent la mort.

Je tiens ici à signaler un fait sur lequel j'attache une grande importance.

A la terrasse d'un café, en face de la Bourse, six à sept consommateurs étaient attablés et discutaient. L'un d'eux appartenant au syndicat textile — j'ai su son nom par la suite — demanda si je me trouvais dans la salle. Sur réponse affirmative, quatre de ces consommateurs se détachèrent, dont Saillon — c'est le nom de celui qui demanda si j'étais à la réunion — et montèrent à la salle du Textile qui est contiguë à la grande salle où se donnait la réunion. Ceci me parut bizarre, et j'en fis part au camarade Jurine, mais je n'y attachai pas trop d'importance. Je continuai d'écouter la discussion ; mais au moment où la bagarre eut lieu, je vis surgir les autres consommateurs du café, et Chevalier en tête. Je veux bien croire que ce n'est qu'une simple coïncidence, mais ces faits sont exacts.

Lorsque je vis que des incidents nouveaux pouvaient surgir, je me suis retiré de la réunion. Nombreux étaient les camarades qui partaient en déclarant leur carte confédérée. Je leur fis comprendre qu'ils faisaient un vilain geste, et quelque soit leur écoulement, ils devaient rester au Syndicat.

J'affirme que ce que dit l'Humanité dans ses articles non signés est absolument faux et mensonger. Je laisse la responsabilité de ces infamies à leurs auteurs et au garant qui laisse passer des choses contraires à la vérité et qui attise plus profondément les haines entre travailleurs.

Je suis prêt à aller à Roanne au Syndicat de l'Arsenal pour justifier ma présence à cette réunion, et confondre les délateurs que je qualifie de « mouchards », s'ils veulent bien se faire connaître.

Il fut un temps où à Roanne, on réclamait mon concours à tout moment pour combattre les réformistes. Ceux qui m'attaquaient récemment aujourd'hui n'avaient pas le courage de le faire. Maintenant c'est moi le pelé et le galeux, je reçois les coups qui devraient être destinés aux capitalistes. Les temps sont changés, et pour certains, le syndicalisme est plus dangereux que le patronat. Cela est triste.

Espérons qu'un jour, que je souhaite prochain, tous ceux qui s'acharnent avec tant de haine contre ma modeste personne comprendront l'erreur qu'ils commettent, et feront amende honorable, non pas à mon sujet, mais en donnant toute leur énergie au syndicalisme révolutionnaire, et en reportant toute leur haine et tous leurs coups contre notre véritable ennemi : le Capitalisme !

H. LORDURON.
Secrétaire de l'U. D. H.

SYNDICAT DES OUVRIERS COIFFEURS d'Alger et de la Banlieue

Mise au point

Ne voulant pas jeter de l'huile sur le feu, nous nous bornerons à relever quelques inexactitudes contenues dans les articles de Cordier, de XXX et de Doyen, dans l'Ouvrier Coiffeur de septembre, en rappelant cependant que l'organe fédéral, l'Ouvrier Coiffeur, appartient à tous les syndiqués qui, par leurs cotisations en assurent la vitalité, et par conséquent, il ne peut pas « sous peine de graves conséquences », servir un clan, une tendance, ni des personnalités au détriment d'autres ouvriers coiffeurs.

C'est bien Doyen, représentant la Fédération au sein de la commission des mandats, qui a contesté les mandats d'Alger et de Blida a soulevé une question personnelle, et est responsable du temps perdu.

Nous protestons avec énergie contre le qualificatif dont nous gratifie le courageux anonyme (non coiffeur) qui signe XXX. Nous sommes des ouvriers coiffeurs plaçant la fédération au-dessus et en dehors des partis politiques ou sectes, et non des Anarcho-Syndicalistes, et la circulaire confidentielle traitant les camarades de la Minorité de petits bourgeois, contre-révolutionnaires, d'anarchos-syndicalistes, de prétendus camarades, est une honte pour le Bureau Fédéral.

En acceptant la proposition Cordier, Tixier a déclaré que par respect pour le Congrès, et pour lui permettre de faire un travail sérieux — après une journée de perte pour une question personnelle — il acceptait de se désolidariser avec l'article de G. Levy.

Ont voté contre le rapport moral : Alger, Blida ; avec réserves, Marseille. Sur le placement, Tixier a voté pour le placement unique ouvrier, par centre, département ou région, dont le conseil d'administration exclusivement ouvrier — indépendant et autonome dans sa gestion vis-à-vis des pouvoirs publics — serait élu tous les trois ans par tous les ouvriers coiffeurs.

Tout les écoles professionnelles, Tixier a voté pour, en demandant seulement que le nombre d'élèves soit en rapport avec les disponibilités du professorat, avec priorité pour les vieux syndiqués.

Pour le Syndicat d'Alger et par ordre, le Bureau :

M. Hernandez, A. Rivet, A. Olivier, P. Allard.

Un cas d'amnésie mentale

L'impudence de nos syndicalo-communistes arrivera à dépasser toutes les bornes permises.

Un exemple vient de nous en être fourni par un article paru dans l'Humanité, journal des masses du mardi 7 octobre 1924, pondu par Crozet, l'un des secrétaires de l'Union locale de Roanne, dans lequel il prétend donner une preuve de plus du machiavélisme des anarcho-syndicalistes pour conserver la majorité de l'U. D. de la Loire.

Donnant connaissance d'une conversation qu'il a eue avec le secrétaire du Syndicat du Textile de Saint-Victor-de-Rhône le dimanche précédent, celui-ci lui aurait déclaré que la veille du Congrès de l'U. D. de la Loire, il avait reçu la visite d'un individu inconnu, qui le sollicitait de lui remettre le mandat de ce syndicat pour le Congrès de Firminy.

L'individu inconnu, camarade secrétaire du Syndicat de Saint-Victor, va se retrancher la mémoire et se faire reconnaître en le remettant dans quelles conditions il a fait sa connaissance.

Te souviens-tu de celui qui à l'occasion de la grève du Textile dernière alla, avec quelques camarades de Thizy, vous inviter à quitter le travail, toi et tes camarades d'atelier, de celui également qui à l'occasion de cette même grève fit toutes les démarches voulues pour avoir la disposition de salle de réunion, et pour faire apposer les affiches : c'est encore ce même individu inconnu qui une fois vint de Thizy en délégation à la maison Passot, et deux fois à la maison Ferrari à Saint-Victor.

Quant à l'insinuation de Crozet que j'eusse sollicité le mandat du syndicat, je puis déclarer hautement que si le secrétaire du Syndicat de Saint-Victor lui a dit cela, c'est qu'il a menti ; car mon rôle à ce sujet s'est borné tout simplement à donner quelques conseils que ma qualité de fondateur de ce syndicat, ainsi que ma qualité de secrétaire adjoint du syndicat du Textile de Thizy m'autorisent à donner à mon humble avis.

Mais il y a de grandes chances que cela ne soit qu'une manœuvre de nos subordonnés, car au sujet de l'attribution de ce mandat, Lorduron et Richetta pourraient en dire long si toutefois ce dernier voulait parler.

CHAIZE,

ex-secrétaire adjoint du Syndicat du Textile de Thizy.

La « Bataille Syndicaliste »

La Bataille Syndicaliste est parue. La demander à Amélie Planteline, dactylo au S. U. B., Bureau 10, quatrième étage de la Bourse du Travail.

La Librairie sociale

9, Rue Louis-Blanc, Paris

Camarades parmi les livres retenez ceux-ci :

Le M. Makhnoviste (Archinoff)....	8.50
Au Café (Malatesta)	5 et 6.00
L'Education sexuelle	7.00
L'Imposture religieuse	7.50
Mon communisme	7.00
La Douleur universelle	7.50

Vous trouverez aussi un grand choix de classiques et d'ouvrages scientifiques.

Faire vivre la librairie, c'est aider la diffusion de notre pensée.

“ El Proletario ”

El 15 de noviembre comenzará a publicarse El Proletario, órgano quincenal de la C. G. T. U., redactado en lengua española.

El Proletario se ocupará ampliamente de la situación y de las condiciones generales de los trabajadores españoles que trabajan en Francia y también de la situación del proletariado español bajo la dictadura militar. Publicará también informaciones sobre la vida sindical en Francia y en el extranjero.

Precio del ejemplar : 15 cents. Suscripción : seis meses 2 frs 50 ; un año 5 frs. Los camaradas que deseen contribuir al sostenimiento del periódico pueden suscribirse por 10 frs anuales y recibirán una cartatítulo de proleto.

Redacción y administración : Bureau de la M. O. E., 33, rue de la Grange-aux-Belles, Paris (10^e).

Giros a : Les Sindicatos deben pedir paquetes de El Proletario y organizar la venta entre todos los obreros españoles sindicados o no. Los obreros españoles sindicados deben encargarse de la venta del periódico en su fábrica o taller. Nosotros pedimos el coneceso de todos para el mayor éxito del órgano español de la C. G. T. U.

El Bureau de la M. O. E.

Communiqués syndicaux

Union des Syndicats Ouvriers de la Seine. — Camarade, vous êtes invité à assister à la réunion du C. L. du 19, qui aura lieu le lundi 3 novembre, 163, boulevard de l'Hôpital (Maison des Syndicats), à 20 h. 30, très précises du soir, salle du Comité Intersyndical. Présence des secrétaires des sections locales.

Ouvriers coiffeurs minoritaires. — Réunion lundi, à 20 h. 30, Bourse du Travail. Décisions importantes. Tous présents.

A Los Obreros Metalurgicos Espanoles. — Se convoca a todos los obreros metalurgicos de lengua española de la región parisina a la reunión que tendrá lugar el lunes 3 de noviembre, a las 8.30 de la noche, en la sala peguena de la Casa de los Sindicatos, calle de la Grange-aux-Belles. Se invita a todos los compañeros sindicados y no sindicados.

Producteurs et Distributeurs d'Electricité. — Par suite du meeting organisé par le Cartel unitaire des services publics, notre assemblée générale extraordinaire est reportée au mardi 4 novembre, à 18 heures, salle Ferrer, Bourse du Travail.

Terrassiers. — Cotisations dimanche, 2 novembre, à 9 heures du matin, Bourse du Travail, Versailles, Délégué : Massin.

C. I. du XI^e — Réunion reportée à quinzaine.

La Vie de l'Union Anarchiste

Paris et banlieue

Groupe du 12^e. — Ce soir, à 20 h. 30, 35, boulevard de Reuilly, causette par le camarade L. rapide sur l'évolution et les buts de l'Anarchie. Appel est fait à tous les camarades et sympathisants.

Mardi 11 novembre, conférence par le camarade E. Armand, sur l'individualisme et le mouvement d'avant-garde.

Communications diverses

Club des Réfractaires, 38, rue Elie-Guttrac, Bordeaux. — Jeudi 6 novembre, discussion sur : Socialistes, Catholiques, Anarchistes, et la Guerre.

Orateurs inscrits : Louis Nil (socialiste), P. Luyar (catholique), H. Laveau (groupe libertaire), A. Lapeyre (du Club).

La parole sera donnée à ceux qui désireront discuter sur ce sujet.

Les Trois S. — Survie, Synthèse, Solidarité. — Aux Sociétés Savantes, 28, rue Serpente, salle D, 20 h. 30 (métro Odéon). Tous les mardis, à partir du mardi 4 novembre, Cours-Conférences du docteur Hélian Jaworski, sur la Philosophie véritable ou un pas dans l'essence des choses.

Le 4 : 1. L'interiorisation ; La Vie ; 2. L'Arbre biologique, Transformisme ; 3. L'Evolution géologique ; 4. L'Atlantide, La naissance de l'humanité ; 5. La croissance de l'humanité ; 6. Les Etapes de l'histoire ; 7. Le gén ou la terre vivante ; 8. L'Etre solaire ; 9. La question de l'individualité ; 10. La Conscience universelle.

Participation aux frais : 3 francs.

Groupe du Faubourg. — Un grand débat sur le parti radical. — M. Schmidt, député, parlera jeudi, à 20 h. 30, 35, boulevard de Reuilly, sous la présidence de M. Jammy Schmidt, député, montera jeudi soir, à 20 h. 30 précises à la tribune du Club du Faubourg, Théâtre de la Fourmi, pour faire devant les membres de la presse et le public une conférence contradictoire, suivie d'un grand débat sur : « Les origines du parti radical. Le parti radical devant l'opinion. Les résolutions du Congrès radical. Les résultats de la politique radicale. » La parole sera donnée à des contradicteurs de tous les partis, sans exceptions. Pour tous renseignements, secrétariat, le matin, 38, rue de Moscou. Central 34-22.

PETITE CORRESPONDANCE

Reck à Blanc. — Salut. Pourrais-tu me fixer rendez-vous pour un soir de cette semaine (sauf jeudi). Par l'intermédiaire de la « Petite Correspondance ».

Chocolaterie et Confiserie

“ LUTÈCE ”

Association Ouvrière de Production Fondée en 1903

16 et 18, rue des Sept-Arpes
PRE-SAINT-GERVAIS (Seine)

Demandez partout les Chocolats fantaisies - Chocolats - Bouchées Bonbons acidulés - Fourrés, etc.

Produits garantis purs et de 1^{er} Choix

Travail exécuté par des ouvriers syndiqués

Le Gérant : René DEVRY

Imprimerie spéciale du Libertaire
10-12 rue Paul-Lelong, Paris.